



[www.comptoirliteraire.com](http://www.comptoirliteraire.com)

**André Durand présente**

Alexandre Davy de la Pailleterie  
dit

**Alexandre DUMAS père**

**(France)**

**(1802-1870)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Les trois mousquetaires*" étudiés dans un dossier à part) .**

**Bonne lecture !**

Il était le petit-fils du marquis Davy de La Pailleterie, que son goût de l'aventure poussa à s'installer à Saint-Domingue, et d'une esclave noire, Louise Césette Dumas. Leur enfant, Thomas Alexandre, né en 1762, aurait été vendu par son père, qui avait besoin d'argent. Pourtant, en France, il mena la grande vie avec ce père indigne avant de s'engager dans l'armée sous le nom de sa mère, Dumas. En 1786, il était dragon de la reine. Envoyé en détachement à Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, il y tomba amoureux d'une jeune fille du pays, Élisabeth Labouret, qu'il épousa en 1792, alors qu'il était devenu lieutenant-colonel. Il fut commandant en chef de l'armée des Pyrénées occidentales, général en chef de l'armée des Alpes, général en chef de l'armée de l'Ouest, chargé de pacifier la Vendée. Après des exploits durant la campagne d'Italie, il participa à celle d'Orient et contribua à la prise d'Alexandrie (1798). Mais il se brouilla avec Bonaparte car, avec Kléber et Brune, il était du petit nombre de ceux qui refusaient le projet de dictature. Il quitta l'armée d'Égypte le 7 mars 1799. Mais, le 17 mars, il échoua sur la côte occidentale de la Pouille, et fut détenu à Tarente puis à Brindisi, où on tenta de l'empoisonner. Il fut libéré le 5 avril 1801, après deux ans de captivité. Rentré très affaibli en France, il regagna Villers-Cotterêts où Alexandre, son troisième enfant et son unique fils, naquit le 24 juillet 1802. Napoléon le mit à la retraite, et il vécut dans la gêne, mourant en 1806 des suites de sa captivité.

Son fils avait alors quatre ans, mais il avait pu apprécier sa force herculéenne, ses habits chamarrés, son courage et son panache (il a dû penser à lui en inventant le mousquetaire Porthos, et il lui consacra dix-neuf chapitres de « *Mes Mémoires* »). Il ne pardonna jamais à Napoléon (qu'il vit, à son retour de Waterloo, passer au relais de poste de Villers-Cotterêts, ce qui le marqua) d'avoir mis son père à la retraite et d'avoir refusé à sa mère la pension due à la veuve d'un héros des guerres de la Révolution. Il raconta pourquoi il avait décidé de s'appeler Dumas et non pas Davy de La Pailleterie, le nom qu'il aurait pu porter : il voulait rester fidèle au nom illustré par son père, le général Dumas.

Alexandre Dumas est né et a grandi à la campagne ; petit garçon, il passa beaucoup de temps dans la forêt de Retz qu'il parcourait en compagnie du garde-chasse Mocquet dont il dira qu'il lui a tout appris. Cet enfant de la nature connut tôt les joies de la chasse, aima les armes, les chevaux, allait rester un homme sportif, un éternel chasseur.

Cependant, en 1811, il entra à l'école de Villers-Cotterêts que dirigeait un abbé Grégoire. Il y resta jusqu'en 1813. Il ne reçut donc qu'une formation superficielle, mais sa prodigieuse vitalité et son ardeur d'autodidacte devaient suppléer cette carence initiale. Il dut travailler très jeune, étant à quatorze ans, clerc chez Me Mennesson, notaire de Villers-Cotterêts ; mais il se montra plus intéressé par la chasse que par l'étude du droit. En 1819, il fit, à un bal donné par son tuteur, la rencontre du fils d'un noble suédois, Adolphe de Leuven : ce fut un véritable coup de foudre, ils devinrent amis pour la vie. Adolphe l'initia à la littérature. En 1822, il quitta l'étude de Me Mennesson pour devenir troisième clerc chez un notaire de Crépy-en-Valois. En novembre, il se rendit pour la première fois à Paris en compagnie d'Adolphe de Leuven, finançant leur voyage grâce à la chasse, car il échangea le gibier tué en chemin contre la table et le logis.

À Paris, il fit la connaissance de l'acteur Talma. En 1823, il s'y installa. Grâce aux recommandations de l'un de ses cousins et du général de Foy, député de l'Aisne, grâce aussi à sa belle écriture, il obtint un emploi de surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans (le futur Louis-Philippe). Il y fit la connaissance d'Hippolyte Lassagne, journaliste et auteur de théâtre qui lui fit découvrir la vie littéraire parisienne. Il s'installa dans une chambrette du Carré des Italiens (actuellement Place Boieldieu). Le chasseur de gibier changea de proie et, depuis son arrivée à Paris, fit des femmes ses victimes préférées, proies faciles face à son charme, à sa prestance et à sa générosité. Cependant, il devint d'abord l'amant de sa voisine de palier, la lingère Marie-Catherine Lebay, dont il eut, en 1824, un fils, Alexandre, qu'il n'allait reconnaître qu'en 1831. Entre le père et le fils qui, élevé par sa mère, appréciait peu la vie dissipée de son père, les rapports allaient être d'abord distants, puis difficiles.

Il se fit connaître avec une première pièce :

**“La chasse et l'amour”**  
(1825)

Vaudeville en un acte

Commentaire

Il fut écrit avec Adolphe de Leuven.

---

**“La noce et l'enterrement”**  
(1826)

Vaudeville en trois actes

Commentaire

Dumas l'a écrit en collaboration avec Lassagne et Gustave. La pièce, jouée au Théâtre de la Porte Saint-Martin, connut un certain succès.

---

Dumas publia son premier livre :

---

**“Nouvelles contemporaines”**  
(1826)

Recueil de trois nouvelles

---

En septembre 1827, Dumas devint l'amant de Mélanie Waldor (1796-1872), poétesse et romancière. Il assista aux représentations d'une troupe anglaise venue à Paris jouer des pièces de Shakespeare, troupe dont faisaient partie les acteurs Kean et Harriet Smithson. Enthousiasmé par Shakespeare, Schiller et Walter Scott, il décida de faire de l'Histoire son domaine de prédilection. Il devint l'ami de Charles Nodier qui, bibliothécaire à l'Arsenal, recevait dans son salon tous ceux qui allaient former le mouvement romantique : « *Je pouvais arriver sans prévenir à l'heure du dîner ; on me recevait avec des cris qui ne laissaient pas de doutes sur ma bienvenue.* » En 1828, grâce aux recommandations de Charles Nodier, il fut reçu par le baron Taylor, commissaire royal à la Comédie-Française. Il lui lut une pièce qu'il venait d'écrire :

---

**“Christine ou Stockholm, Fontainebleau et Rome”**  
(1830)

Tragédie en vers

Christine de Suède...

Commentaire

La pièce fut présentée au comité de lecture de la Comédie-Française, mais elle ne fut pas jouée, d'autres pièces concurrentes abordant le même sujet.

---

En quelques semaines, Alexandre Dumas écrivit une nouvelle tragédie lue chez Mélanie Waldor et à la Comédie-Française où elle fut jouée :

---

**“*Henri III et sa cour*”**  
(1829)

Drame en cinq actes et en prose

Le roi doit mener une politique difficile, de ténébreux complots l'opposant à sa mère, Marie de Médicis, et à ce parti qui avait alors à sa tête le tout-puissant et ambitieux duc de Guise. Les divers épisodes se nouent autour d'une simple intrigue sentimentale : les amours de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, et du comte de Saint-Mégrin, favori du roi. Le duc, ayant découvert cette trahison, oblige sa femme à fixer un rendez-vous au comte de Saint-Mégrin afin de le faire assassiner par ses coupe-jarrets. Pendant que le duc savoure, avec une féroce cruauté, le désespoir de sa femme qui, mise au courant de ce projet, se trouve pourtant impuissante à le faire échouer, la duchesse est obligée de surmonter sa douleur afin que la Cour ignore ce scandale.

Commentaire

Dumas utilisa de vieilles chroniques et des Mémoires parfois peu véridiques (surtout ceux d'Anquetil), mais que son sens légendaire du romanesque sut merveilleusement exploiter pour offrir aux spectateurs ce « *drame historique* », à l'action rapide, nourri de passions violentes et plein de couleur locale qu'attendaient tous les novateurs. En effet, il tire surtout son importance de l'époque où il a été joué : c'était deux ans après la fameuse « *préface de Cromwell* » et un an avant « *Hernani* » (dont les vers sont plus flamboyants). Il révéla pour la première fois l'exceptionnelle maîtrise de celui qui devait s'imposer, en France, comme le véritable triomphateur du nouvel art théâtral pendant plus d'un quart de siècle. Grâce à son instinct scénique très sûr et à une langue facile, il obtint, à la Comédie-Française le 11 février 1829, ce succès populaire que Victor Hugo, pourtant véritable chef de file du théâtre romantique, n'obtint jamais.

---

En 1829, Victor Hugo écrivit à Alexandre Dumas pour lui demander une place pour « *Henri III et sa cour* ». Grâce à Charles Nodier, les deux écrivains, nés la même année, firent connaissance et une amitié se noua : « *Nos mains serrées au milieu d'un succès ne se sont jamais désunies.* »

Dumas devint bibliothécaire du duc d'Orléans.

Sa mère subit une attaque d'apoplexie : elle allait rester paralysée jusqu'à sa mort en 1838.

Il retravailla sa pièce « *Christine* » dont la première eut lieu fin mars, au théâtre de l'Odéon.

En février 1830, il assista à la première de « *Hernani* », pièce de Victor Hugo.

En juillet 1830, Alexandre Dumas, homme généreux, homme de passions, qui ne s'intéressait pas à l'Histoire seulement en écrivain, qui aurait aimé y jouer un rôle actif, qui s'est toujours intéressé à la politique, aida à construire une barricade rue du Bac, puis participa aux émeutes. La Fayette lui donna un laissez-passer pour aller chercher de la poudre à Soissons, et il revint à Paris en triomphateur. Il consacra à ces aventures une quinzaine de chapitres de « *Mes Mémoires* » où il prétendit avoir, à lui seul, orienté la révolution ! À la suite de ces événements, le père de son protecteur devint roi de France, et Dumas espéra être nommé ministre. Déçu de ne pas l'être, il démissionna l'année suivante de ses fonctions de bibliothécaire.

En janvier 1831, il fit jouer à l'Odéon :

---

**“Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l’histoire de France ”**  
(1831)

Pièce de théâtre

Commentaire

Cette pièce fut un échec.

---

Le 5 mars 1831 naquit Marie-Alexandrine, fille de Dumas et de sa maîtresse du moment, la comédienne Belle Kreilssamner, alias Mélanie Serre. Il la reconnut et reconnut cette même année son premier fils. Elle allait passer une partie de sa vie avec son père dont elle fut souvent prête à censurer la vie amoureuse. Après avoir quitté son mari, jeune poète, elle se réinstalla avec lui, peignant, écrivant, menant une vie de bohème, s'habillant en druidesse et passant pour dérangée auprès des amis d'Alexandre.

En mai, fut créé au théâtre de la Porte Saint-Martin :

---

**“Antony”**  
(1831)

Drame en cinq actes

Adèle, noble jeune fille, a été fiancée, par son père, au colonel d'Hervey, quand Antony pénètre dans son existence et la trouble par l'ardeur d'une grande passion. Bien que son train de vie soit luxueux, il ne possède ni nom, ni famille, et sa naissance est enveloppée de mystère. Il hait cette société où pourtant il a un grand succès. Mais il en serait banni si l'on connaissait son état civil. Pour ces raisons, il ne veut pas lier sa vie à celle d'Adèle. Il décide de se sacrifier pour la paix de la femme aimée, et disparaît.

Mais le sacrifice est trop dur. Il ne peut résister à sa passion, que le temps et l'éloignement exaspèrent. Trois ans plus tard, il adresse un billet à Adèle qui est devenue Mme d'Hervey, en lui demandant une entrevue secrète. Bouleversée, la jeune femme veut fuir pour ne pas le revoir, et cherche à rejoindre son mari absent. Dès le départ, les chevaux de sa voiture s'emballent et partent au galop. Un homme se jette à leur tête pour les arrêter. Il est blessé et on le transporte chez Adèle pour lui donner les premiers soins : c'est Antony. Adèle, épouse et mère, ne veut pas se souvenir de leur ancienne liaison. Rassurée par le médecin, elle propose de le faire raccompagner. Antony, ne voulant pas la quitter, arrache ses pansements et perd connaissance. Après une convalescence de cinq jours pendant lesquels Adèle évite soigneusement le blessé, elle accepte tout de même de lui accorder une dernière entrevue au cours de laquelle elle comprend les raisons de son éloignement : sans naissance, il ne pouvait prétendre l'épouser et avait préféré fuir sans toutefois calmer la furie de son amour. Vaincue par l'impétueuse éloquence du jeune homme, elle lui avoue ses sentiments et lui promet de partir avec lui, Mais elle espère se dérober au moment décisif, car cet amour est un crime social. Elle décide d'aller se mettre sous la protection de son mari. Antony, très exalté, la poursuit. Le soir, il la précède dans une auberge près de Strasbourg où elle doit relayer, et soudoie l'aubergiste, mettant tout en œuvre pour l'isoler. Comme on prétend qu'il n'y a pas de chevaux pour sa voiture, elle est obligée de coucher à l'hostellerie où on lui donne une chambre qu'un « *voyageur qui l'a précédée* » consent à lui céder. C'est Antony qui obtient qu'elle reparte avec lui pour Paris et reprenne sa vie habituelle.

Trois mois se sont écoulés, Adèle et Antony sont revenus à Paris où la bonne société se délecte de leur escapade. La vicomtesse de Lacy, qui croit en l'innocence de son amie, les convie à un bal. Adèle y prend conscience de la ruine de sa réputation car ses anciens amis la jugent légère et consentante. Torturée par le remords, offensée par des insinuations insultantes et venimeuses, c'est

désespérée qu'elle retourne chez elle. Antony apprend alors que le colonel d'Hervey est en route pour revenir à Paris : il a été averti de la situation par des lettres anonymes. Antony se rend chez elle pour l'avertir et lui proposer de fuir ensemble. La perspective de la tragédie inévitable et du scandale qui entachera l'avenir de sa fille bouleversent Adèle. Antony, pris entre la fureur et le désespoir, fou d'amour et de douleur, tente de l'emmener de force quand le colonel frappe à la porte. Adèle supplie Antony de la tuer ; seule sa mort, uniquement la sienne, pourra arranger la situation. Antony la poignarde et déclare au colonel qui surgit dans la pièce : «*Elle me résistait, je l'ai assassinée !*»

### Commentaire

Ce drame de caractère passionnel, à la trame ultra-romantique, fut inspiré à Dumas par sa liaison chaotique avec Mélanie Waldor. Il déclara : «*Antony n'est point un drame, Antony n'est point une tragédie, Antony n'est point une pièce de théâtre, Antony est une scène d'amour, de jalousie, de colère, en cinq actes.*»

Menée avec une habileté réellement étonnante et des moments d'ombre et de mystère savamment ménagés pour accroître le pouvoir de suggestion du drame, l'œuvre s'impose par sa violence : c'est un souffle d'amour et de démente grandissant. Par elle triomphe le thème de la passion tourmentée qui dépasse toute limite, et de l'amour rebelle aux conventions, en lutte avec le formalisme qui domine la vie sociale. Le personnage d'Antony, sombre et fascinant héros romantique, inaugurerait un type d'aventurier noble et passionné, prêt aux décisions les plus tragiques, emporté et perdu par la passion qu'il a lui-même suscitée. Jeune, beau, intelligent, riche mais sans nom et sans naissance, il se heurte de plein fouet, et avec toute la fougue de son désespoir et de sa misanthropie, à la haute et bonne société parisienne qui lui refuse le bonheur. En dépit de ses qualités qui devraient faire de lui un homme aimé et même adulé, il se voit interdire l'amour d'Adèle. Ce défaut de nom est une tare indélébile. Aussi développe-t-il un amour instinctif et violent pour Adèle qui l'aime pour ce qu'il est et non pour sa condition sociale.

Malheureusement, si Antony a la volonté de se heurter aux codes sociaux, Adèle n'est pas de taille à mener le même combat. Le départ précipité et inexpliqué d'Antony trois ans plus tôt l'a décidée à épouser le colonel d'Hervey dont elle a eu une fille. Cette enfant, innocente et qu'elle aime, est le vrai obstacle à son amour pour Antony ; jeune femme éduquée selon les principes de la société parisienne, elle ne peut se résoudre à jeter l'opprobre sur son enfant et préfère la mort à la honte.

La première eut lieu au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 3 mai 1831, avec Marie Dorval (une autre des maîtresses de Dumas) dans le rôle d'Adèle, et Bocage dans celui d'Antony. Elle fut un immense succès auquel concourut beaucoup la phrase terrible qui est la réplique finale. Les femmes pleuraient, hurlaient, déchiraient leurs mouchoirs de dentelles, rêvaient de pouvoir un jour inspirer une telle passion ; les hommes s'exaltaient et applaudissaient l'amour insensé et dramatique du ténébreux héros qu'ils voudraient incarner. Le succès ne se démentit pas : "*Antony*", l'un des plus grands triomphes de Dumas au théâtre, l'une des pièces les plus remarquables du théâtre romantique français, fut considérée comme « le plus grand événement littéraire de son temps » par Maxime du Camp, ce qui lui valut d'être pastichée.

De nos jours, l'intrigue d'"*Antony*" peut paraître quelque peu excessive. Toutefois, le rythme saccadé et rapide de l'écriture nous emporte assez facilement ; on se laisse prendre au jeu et on ressent de la compassion pour ce jeune couple sacrifié.

---

Victor Hugo, un peu jaloux du succès d'"*Antony*", laissa un de ses protégés écrire un article méchant pour Dumas. Une brouille s'ensuivit.

---

**“Charles VII chez ses grands vassaux”**  
(1831)

Pièce de théâtre

---

**“Teresa”**  
(1831)

Pièce de théâtre

---

**“La tour de Nesle”**  
(1832)

Drame en cinq actes

Léonet de Bournonville, page du duc de Bourgogne, est l'amant de la princesse Marguerite de Bourgogne ; de cette liaison, deux enfants sont nés. Le duc de Bourgogne veut faire enfermer sa fille dans un couvent ; pour échapper à cette éventualité, elle pousse Léonet à assassiner le duc. Mais, épouvantée par son crime et voulant effacer le souvenir de sa passion et de ses conséquences, elle ordonne au page de partir et confie les nouveau-nés à un homme afin qu'il les noie. N'ayant pas le cœur d'accomplir son horrible mission, ce dernier abandonne les jumeaux devant Notre-Dame, après leur avoir marqué le bras, à tous deux, d'une croix, avec la pointe de son poignard.

Les années passent. Marguerite est devenue l'épouse du roi Louis X. L'ancien page, devenu un valeureux officier, revient à Paris, sous le nom de Buridan. Les enfants abandonnés sont devenus deux séduisants cavaliers, Philippe et Gaultier Daulnay. Philippe, qui s'était rendu dans la triste tour de Nesle, qui s'élève au bord de la Seine pour y rejoindre Marguerite qui y abritait ses amours clandestines et qui sait pas qu'elle est sa mère, a été assassiné sur son ordre. Gaultier, qui veut se venger des meurtriers de son frère, est passionnément amoureux de Marguerite qui, pour la première fois de sa vie peut-être, éprouve un sentiment pur pour celui qui est son autre fils. Buridan sachant que Philippe a été tué sur l'ordre de la reine, elle décide de faire mourir ; mais il dévoile sa véritable identité et parvient à se faire nommer premier ministre. Il apprend par hasard que Gaultier est son propre fils, alors qu'il a déjà causé sa perte en l'envoyant à la tour de Nesle où, sur l'ordre du roi qu'il a lui-même provoqué, tous ceux qui se trouveront doivent être arrêtés. Buridan se précipite à la tour, entre par la fenêtre, mais ne réussit pas à sauver la vie de son fils, car le jeune homme, pris pour Buridan, que la reine avait ordonné de supprimer, est égorgé. Marguerite et l'ancien page se réconcilient au nom de leurs fils morts mais subiront le même sort qu'eux car, sur l'ordre du roi, ils sont arrêtés.

Commentaire

Ce drame assez grandiloquent, plein de coups de théâtre, exploitait la légende qui faisait de la tour de Nesle le théâtre de plus d'un crime : c'est là, en effet, que Marguerite de Bourgogne, l'épouse légitime du roi Louis X, et ses propres sœurs auraient massacré leurs amants après une certaine nuit d'amour, dont nul ne fut jamais témoin. La pièce fut écrite, en collaboration avec Frédéric Gaillardet, dans une langue des plus colorées. Créée en mai 1832, au théâtre de la porte Saint-Martin, elle connut un immense succès et donna naissance à tout un théâtre romantique populaire, qui se donna la mission de ressusciter d'une façon plus ou moins heureuse un Moyen Âge fort peu conforme aux exigences de la vérité historique.

La collaboration entre les deux auteurs déclencha une vive querelle, un procès et même un duel. Mais Gaillardet reconnut en 1861 le rôle capital de Dumas dans l'écriture de cette pièce.

---

**“Gaule et France”**

(1832)

Essai

---

---

En juin 1832, Dumas participa aux émeutes.

Puis, frappé par le choléra, en septembre, il se rendit en Suisse, à la recherche de l'air tonifiant des montagnes. Il rencontra Chateaubriand à Lucerne. Il rapporta tout ce qu'il vit et entendit dans :

---

---

**“Voyage en Suisse”**

(1833)

Commentaire

Ce texte est considéré aujourd'hui comme l'ouvrage à l'origine de tous les guides touristiques modernes.

Alexandre Dumas, qui fut un des grands voyageurs de son siècle, allait publier tout au long de sa vie plusieurs récits de voyage.

---

---

Dumas fit paraître sous le pseudonyme «général Dermoncourt» :

---

---

**“La Vendée et Madame”**

(1833)

Roman

Au printemps 1832, la duchesse de Berry, une sorte de Marie-Antoinette apprêtée, qui monte à cheval comme un homme, pistolets sur les hanches, l'épouse de Charles Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de Charles X, qui avait été assassiné, la mère d'Henri d'Artois, prétendant légitimiste au trône de France, en son nom, pour qu'il soit reconnu roi, en qualité de «régente», à vingt-huit ans, revient clandestinement en France, débarquant sur la côte de Vendée dans la nuit du 28 au 29 avril. Elle veut relancer les guerres de Vendée et rallier la population à sa cause. Mais la mobilisation locale est assez faible, et l'opération échoue rapidement. La duchesse cherche refuge dans une maison de Nantes mais, trahie par Simon Deutz, après s'être cachée toute une nuit dans un réduit situé derrière une cheminée dont l'âtre est allumé, elle est arrêtée le 8 novembre 1832 par la gendarmerie. Détenue dans la citadelle de Blaye et soumise à la surveillance la plus rigoureuse, elle accouche d'une fille devant des témoins désignés par le maréchal Bugeaud à la demande du roi Louis-Philippe qui veut profiter de l'occasion pour flétrir son honneur aux yeux des légitimistes et discréditer ainsi définitivement la cause du prétendant. La duchesse doit alors rendre public un mariage qu'elle avait contracté en 1831 avec Hector Lucchesi-Palli, duc della Grazia.

Après quelques années en prison, elle est libérée et expulsée vers Palerme. Elle se voit tenue à l'écart de la famille royale, qui lui refuse la direction de l'éducation de son fils. Elle s'installe ensuite en Autriche où elle vit les dernières années de sa vie, mourant au château de Brunnssee en 1870.

Printemps 1832. Une jeune aventurière, la tête échauffée par les épopées de Walter Scott, débarque en France avec l'intention d'y prendre le pouvoir. L'histoire est vraie. L'héroïne, une princesse au sang chaud, Marie-Caroline de Bourbon Siciles. C'est la jolie veuve du duc de Berry, le fils de Charles X. Le rêve de cette amazone hors du commun ? Soulever la Vendée, marcher sur Paris, faire reconnaître



son fils comme souverain légitime. Mais la Vendée de 1832 n'est plus celle de 1793 et l'équipée de Madame, la duchesse de Berry, se transforme rapidement en chevauchée romantique et désespérée. En face d'elle, le général Paul Dermoncourt, chargé de gagner une guerre prise très au sérieux par le roi Louis-Philippe. Paul Dermoncourt est l'ancien aide de camp du général Dumas (mort en 1806, père d'Alexandre et ancien commandant en Vendée).

Parti sur les traces de son père, le jeune Alexandre Dumas, alors connu comme auteur dramatique, se lie d'amitié avec Dermoncourt et lui prête sa plume pour cette chronique rédigée à chaud, où s'affirme déjà toute la verve du futur romancier.

Un ouvrage de jeunesse d'Alexandre Dumas retrouvé et publié par Claude Ribbe, le biographe du général.

### Commentaire

Du fait de son actualité brûlante, le livre eut un grand succès, se vendant aussitôt à trois mille exemplaires.

En 2009, le roman fut republié sous le nom d'Alexandre Dumas, qui était fou de la duchesse de Berry, un personnage qu'il aurait pu inventer auquel il offrit son livre à genoux.

---

En 1834, Dumas mit fin à la querelle avec Victor Hugo.

En 1835, il voyagea en Italie avec sa nouvelle maîtresse, une autre comédienne, Ida Ferrier.

Il publia :

---

### ***“Souvenirs d'Antony”***

(1835)

---

### ***“ Chroniques de France : Isabeau de Bavière”***

(1835)

---

### ***“Léo Burckart”***

(1835)

Drame

### Commentaire

La pièce fut écrite avec Nerval qui l'a co-signée.

---

En 1835, Dumas entama une collaboration avec la *“Revue de Paris”* qui allait durer jusqu'en 1844. Il fit un séjour à Naples, qui ne dura qu'une quinzaine de jours mais fut un véritable feu d'artifice, comme le montre son récit de voyage : ***“Le Corricolo”***, publié en 1843.

---

**“Kean” ou “Désordre et génie”**  
(1836)

Drame en cinq actes

Le Britannique Edmund Kean est un acteur génial, interprète exceptionnel des rôles shakespeariens, connaissant par coeur des tirades tragiques qu'il renouvelle sans cesse avec génie, et un Don Juan aux nombreuses débauches et aventures dont le charme tient principalement à la virtuosité de son esprit. L'action débute au moment le plus heureux de sa vie : trois femmes, l'humble Ketty, la richissime Anna Damby et la superbe comtesse Eléna Kœfeld, épouse de l'ambassadeur de Danemark, souhaitent être aimées de lui. Kean, quant à lui, aime ou croit aimer la comtesse. Il se trouve avoir pour rival le prince de Galles, son ami et son protecteur, ce qui lui fait peut-être confondre l'amour avec la vanité satisfaite.

Il a donné rendez-vous à la comtesse dans un cabaret où il l'attend avant la représentation. À sa place arrive Anna, qui implore son aide pour repousser les assiduités de lord Mewill. Ce dernier refuse de se battre « avec un histrion ». L'insulte provoque un scandale monstre et une violente dispute entre les amis de Mewill et la foule accourue pour défendre Kean.

Bouleversé, l'acteur arrive au théâtre et, trouvant dans sa loge le prince de Galles, se prend de bec avec lui : chacun fait prévaloir ses droits sur la comtesse. Là-dessus, Kean est appelé en scène. À peine a-t-il dit les premières tendres répliques de Roméo qu'il voit dans une même loge la comtesse et le prince. Sa colère alors éclate et, dans une tirade furibonde, il insulte le prince, l'univers et la vie entière ; puis il perd connaissance et s'écroule.

Condamné à l'exil, il part pour l'Amérique avec Anna qu'il doit épouser.

Commentaire

Dumas s'est inspiré du personnage réel d'Edmund Kean (1787-1833) qui a dominé la scène anglaise au XIXe siècle jusqu'à sa mort à l'âge de quarante-six ans. Dans cette pièce brillante, qui est le drame le mieux réussi de Dumas, les répliques fusent, les effets scéniques sont impressionnants, en particulier dans la grande scène de l'invective.

Le brillant séducteur qu'est Kean a son talon d'Achille : en dehors du théâtre, il n'arrive pas à saisir le sens de sa vie, est devenu cynique. Peut-il exister sans jouer la comédie? Est-il aussi détaché qu'il le dit du pouvoir politique et de la critique? C'est ce que la jeune Anna Damby entreprend de sonder. Ambitieuse, énergique et rusée, elle a de quoi se colleter avec Kean, et elle est prête à tout pour faire tomber son masque d'acteur.

Le célèbre Frédéric Lemaître donna une interprétation sublime de Kean, et la pièce fut un grand succès du théâtre romantique.

Jean-Paul Sartre s'est intéressé à la pièce au point de la récrire pour lui donner une tonalité résolument contemporaine, poser la question des rapports que l'artiste entretient avec les diverses formes de pouvoir.

---

---

**“Don Juan de Marana ou La chute d'un ange”**  
(1836)

Drame

Don Juan, pour arracher à son frère bâtard, don Josés, la part d'héritage que son père lui a destinée, tue le prêtre don Mortes, exécuteur testamentaire. Puis il enlève Teresita, la fiancée de don Josés. Celui-ci, dépouillé et battu par les serviteurs de don Juan, vend son âme à Satan pour se venger de cette infamie. Un ange (le second acte se déroule au ciel), pour sauver don Juan de la colère du Seigneur, demande à la Vierge d'être envoyé sur la terre afin de racheter le pécheur. L'ange s'incarne en sœur Marthe, laquelle, tentée par don Juan, lui donne un rendez-vous dans une église. Là se

présentent toutes les victimes du séducteur qui lui rappellent ses crimes, et don Juan repentant se fait moine. Mais don Josés vient chercher sa vengeance et don Juan le tue. Cependant, sœur Marthe, amoureuse de don Juan, cède à la tentation de Satan et renonce à sa nature angélique pour renaître femme dans les bras de son séducteur ; pour le racheter et se racheter elle-même, elle lui révèle sa céleste origine. Mais, pour don Juan, le paradis, c'est l'amour terrestre : Marthe meurt alors et sauve son âme, tandis que don Juan, tué par l'ombre de sa victime, est damné.

#### Commentaire

C'est un drame fantastique qui suivait la tradition du thème quoique avec liberté et originalité.

---

---

En 1836, Dumas séjourna chez les Hugo et intervint pour gagner au poète une voix à l'Académie. En 1837, il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

---

---

#### **"Caligula"**

(1837)

#### Pièce de théâtre

#### Commentaire

Créée à la Comédie-Française avec Ida Ferrier, elle connut un échec retentissant.

---

---

#### **'Mademoiselle de Belle-Isle'**

(1837)

#### Pièce de théâtre

#### Commentaire

La pièce fut créée à la Comédie-Française et fit connaître à Dumas son plus grand succès de théâtre, quatre cents représentations étant données de 1839 à 1844.

---

---

#### **"Acté"**

(1837)

---

---

Dumas passa du théâtre à des romans, écrits souvent en collaboration, la plupart à sujet historique, qui parurent par épisodes dans les journaux à partir de 1840 et contribuèrent à imposer le roman-feuilleton :

---

---

***“Le capitaine Paul”***  
(1838)

Roman

Commentaire

C'est un roman d'aventures. Il fut publié en feuilleton dans la revue “Le Siècle”.

---

En août 1838, mourut la mère d'Alexandre Dumas.

Il voyagea en Belgique et en Allemagne où il retrouva Gérard de Nerval avec lequel il visita la Rhénanie.

En décembre, Gérard de Nerval le présenta à Auguste Maquet, jeune professeur d'histoire qui allait l'aider à écrire ses premiers romans. Sur un canevas établi par celui-ci ou en commun, Dumas apposait la broderie de son talent romanesque, développant le récit en y ajoutant personnages secondaires et dialogues.

Il publia :

---

***“La salle d'armes / Pauline”***  
(1838)

***“Impressions de voyage”***  
(1838-1859)

---

***“L'alchimiste”***  
(1839)

Drame en cinq actes

Commentaire

La pièce, écrite avec Nerval qui l'a co-signée, fut jouée au théâtre de la Renaissance.

---

***“Le capitaine Pamphile”***  
(1839)

***“Crimes célèbres”***  
(1839-1841)

---

***“Napoléon”***  
(1840)

***“Othon l'archer”***  
(1840)

---

***‘Les Stuarts’***

(1840)

---

---

***‘Maître Adam, le Calabrais’***

(1840)

---

---

En février 1841, après plusieurs années de vie commune, il épousa Ida Ferrier. Ils s'installèrent à Florence.

---

---

***‘Le maître d’armes’***

(1840-1841)

---

---

***“Praxède”***

(1841)

---

---

***‘Aventures de Lydéric, Grand Forestier de Flandre’***

(1841)

---

---

***‘Nouvelles impressions de voyage (Midi de la France)’***

(1841)

---

---

***‘Excursions sur les bords du Rhin’***

(1841)

---

---

***‘Souvenirs de voyage - Une année à Florence’***

(1841)

---

---

***“Jeanne la pucelle (1429-1431)”***

(1842)

Essai

---

---

***‘Le Speronare’***

(1842)

---

---

***‘Le capitaine Arena’***

(1842)

---

---

Entre le 28 juin et le 4 juillet 1842, Dumas fit une croisière avec le jeune prince Napoléon Bonaparte, visitant la Corse, l'île d'Elbe et l'île de Monte-Cristo. Puis il revint à Florence où Ida Ferrier resta quand, en septembre, il rentra à Paris. Leur liaison n'avait pas résisté au mariage.

---

---

**“Le chevalier d'Harmental”**

(1842)

Roman

Commentaire

Ce fut le premier succès de romancier de Dumas.

---

---

**“Le Corricolo”**

(1843)

Récit de voyage

Dumas évoque le voyage débonnaire qui le mena de Rome à Naples en 1835, fait une merveilleuse description de la cité napolitaine, de ses habitants, de ses coutumes et de ses légendes, de Pompéi par Alexandre Dumas.

Commentaire

Dumas, qui avait apprécié son séjour à Naples, y confia : «*En m'éloignant de ce pays [...], j'éprouvais donc quelque chose de semblable à ce qui doit se passer dans l'âme de l'exilé disant un dernier adieu à sa patrie*».

Le texte est une excellente introduction à “*La San Felice*”.

---

---

En juin 1843, Dumas emprunta à la Bibliothèque municipale les “*Mémoires*” de d'Artagnan.

---

---

**“Les demoiselles de Saint-Cyr”**

(1843)

Comédie en quatre actes

Dans un pavillon isolé du collège de Saint-Cyr (où sous les yeux sévères de Mme de Maintenon sont élevées des filles de la noblesse pauvre), deux jeunes filles, Charlotte et Louise, attendent Roger, le fiancé de Charlotte, qui grâce à un heureux stratagème réussit à franchir le seuil interdit à tout homme, s'il n'est le roi ou un prince du sang. Il a avec lui un ami, un brave garçon un peu niais, Dubouloy. Les quatre jeunes gens sont surpris, et les deux garçons, immédiatement enfermés à la Bastille. Ils ont le choix entre la prison perpétuelle ou le mariage réparateur. « *Chaîne pour chaîne* », dit philosophiquement Roger, « *autant choisir le mariage* ». À peine achevée la cérémonie, les deux jeunes gens mariés par contrainte partent pour l'Espagne. Naturellement, les jeunes femmes les suivent en cachette, et les couples se retrouvent à un grand bal de la Cour. La grâce de Charlotte et la jalousie qu'elle a habilement su éveiller séduisent Roger. Louise, par la beauté de sa voix, conquiert son époux un peu niais et lui apporte le titre de baron qu'elle a su se faire offrir par le roi d'Espagne.

### Commentaire

Cette comédie romanesque, écrite en collaboration avec Leuven et Brunswick, est parmi les meilleures d'Alexandre Dumas qui a voulu y faire preuve de grâce et de légèreté. Elle est surtout remarquable par l'aisance du dialogue, qui donne une fraîcheur particulière et une vive saveur à beaucoup de scènes. Il confirma par là ce sens très sûr du théâtre qui distingue toute sa production. La première eut lieu à la Comédie-Française le 25 juillet.

---

---

#### ***“Louise Bernard”*** (1843)

#### Pièce de théâtre

#### Commentaire

Elle fut écrite en collaboration avec Leuven et Brunswick.  
La première eut lieu au théâtre de la Porte Saint-Martin en novembre.

---

---

#### ***“Laird de Dumbicky”*** (1843)

#### Pièce de théâtre

#### Commentaire

Elle fut écrite en collaboration avec Leuven et Brunswick.  
La première eut lieu à l'Odéon, en décembre.

---

---

#### ***“Filles, lorettes et courtisanes”*** (1843)

---

---

#### ***“Georges”*** (1843)

#### Roman de 406 pages

À l'Île de France, Georges est un mulâtre opprimé et justement rancunier, assoiffé de vengeance. Le récit se termine sur un beau combat naval.

#### Commentaire

Alexandre Dumas parla de l'île Maurice (alors appelée île de France) sans y avoir mis les pieds ; aussi ne ressent-on pas le même enchantement que devant ses impressions de voyage. Mais Georges est un héros qui annonce ceux des *“Trois mousquetaires”* et surtout le personnage de Dantès / Monte-Cristo. On voit dans ce roman Alexandre Dumas en période d'échauffement romanesque, avant qu'il n'ait lui-même pris la mesure de son génie. La réédition de ce roman mineur sembla obéir à un opportunisme éditorial car on célébrait alors l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Mais, en 1843, Dumas était un auteur parisien riche,

célèbre et fêté, qui n'a certainement pas mis beaucoup de lui-même dans le personnage de son héros mulâtre.

---

---

Dumas décida de s'installer à Saint-Germain-en-Laye. Il conserva toutefois son domicile au 109 rue Richelieu à Paris.

---

---

**"Sylvandire"**  
(1844)

---

---

**"Fernande"**  
(1844)

---

---

**"Les trois mousquetaires"**  
(1844)

Roman de 990 pages en deux tomes

En 1625, sous le règne de Louis XIII, le jeune d'Artagnan et trois mousquetaires du roi, Athos, Porthos et Aramis, luttent contre les agents du cardinal de Richelieu qui veut compromettre la reine Anne d'Autriche, luttent en particulier contre la diabolique Milady.

Pour un résumé plus complet et une analyse de ce roman et de ses suites,  
"Vingt après" et "Le vicomte de Bragelonne"  
voir DUMAS - "Les trois mousquetaires"

---

---

En 1843, l'immense fortune qu'il avait acquise grâce en particulier aux "*Trois mousquetaires*" permit à Dumas d'acquérir un yacht, le "Monte-Cristo" (dont il ne s'est jamais servi, parce qu'il était sous pavillon grec et qu'il était en délicatesse avec le consul), d'acheter un terrain à Port-Marly, près de Paris, et d'y faire bâtir un château de style composite, à la fois Renaissance, baroque et gothique.

---

---

**"Le château d'Eppstein"**  
(1844)

---

---

**"Cécile"**  
(1844)

---

---

**"Gabriel Lambert"**  
(1844)

---

---

**"Louis XIV et son siècle"**  
(1844-1845)

Essai

---

---



Vers la fin de 1843, Alexandre Dumas signa avec les éditeurs Béthune et Plon un contrat pour un projet intitulé *“Impressions de voyage à Paris”*. Après le succès extraordinaire des *“Mystères de Paris”* d'Eugène Sue (publiés dans *“Le journal des débats”*, du 22 juin 1842 au 15 octobre 1843), les éditeurs demandèrent à l'écrivain plus de roman et moins d'impressions. Dumas conçut, en s'inspirant d'une anecdote « idiote » imprimée par Peuchet dans *“Mémoires tirés des archives de la police de Paris”* une intrigue romanesque qui présidera à la découverte d'un Paris inconnu et à laquelle, en souvenir du voyage effectué en compagnie du jeune prince Napoléon Bonaparte, il donna le titre de *“Monte-Cristo”*.

Dans un vaste prologue, Dumas lui-même et son ami, Albert de Morcerf, rencontraient à Rome, pendant le carnaval de 1838, un mystérieux inconnu en qui Dumas reconnaissait l'hôte somptueux qui les avait reçus, lui et le prince Napoléon, sur l'île réputée déserte de Monte-Cristo. Le comte de Monte-Cristo leur offrait la plus fastueuse des hospitalités et tirait Albert des mains des bandits romains. En échange, Albert de Morcerf, en l'absence de Dumas retenu à Florence, promettait au comte de l'introduire dans le monde parisien que celui-ci affirmait ne pas connaître, faisant allusion à une vengeance qu'il avait à tirer.

Mais, sur les conseils de Maquet, que le succès des *“Trois mousquetaires”* avait intronisé collaborateur unique (pour le roman), Dumas décida de repenser l'organisation de son œuvre, consacrant au passé du comte de Monte-Cristo, qui ne devait faire que l'objet d'un récit dans le récit, la première partie du roman qui, dès lors, fut découpé en trois épisodes et devint :

---

---

***“Le comte de Monte-Cristo”***  
(1845-1846)

Roman

Dans la première partie intitulée *“Marseille”*, qui se déroule du 24 février 1815 au 5 septembre 1829, Edmond Dantès, jeune officier, qui a dû remplacer le capitaine Leclère, décédé durant le voyage, des suites d'une fièvre cérébrale, ramène à bon port *“Le Pharaon”*, le navire de l'armateur Morrel qui promet de le nommer capitaine. Il est au comble du bonheur : il va ainsi pouvoir aider financièrement son vieux père et épouser sa belle fiancée catalane, Mercédès Iguanada. Mais ce bonheur suscite la jalousie de Danglars, le comptable du bateau qui brigue le poste de capitaine du *“Pharaon”*, et celle aussi de Fernand Mondego, un pêcheur amoureux de Mercédès et délaissé par elle.

Aidés de Caderousse, Danglars et Fernand complotent pour se débarrasser de Dantès. Profitant d'une escale qu'il a faite à l'île d'Elbe pour satisfaire une des dernières volontés du capitaine Leclère, dans une lettre anonyme calomnieuse, ils le font passer pour un dangereux bonapartiste. Il est arrêté le jour de son mariage et interrogé par le substitut du procureur du roi, Gérard de Villefort.

Or Dantès est porteur, à son insu, d'une lettre compromettante adressée à Nortier de Villefort, le père bonapartiste de Gérard de Villefort. S'en apercevant et quoique convaincu de l'innocence de Dantès, le procureur du roi envoie Dantès directement au château d'If, qui est une prison dans la rade de Marseille, dont il est connu qu'on ne sort pas vivant. Villefort réussit ainsi à éviter la compromission que lui faisait courir le courrier bonapartiste adressé à son père et, par la même occasion, il parvient, grâce à cette action spectaculaire, à être promu.

Dantès est désespéré par cette captivité et songe même au suicide. Mais il a la chance de faire la connaissance de l'abbé Faria, un autre prisonnier qui, voulant s'évader, a creusé un tunnel qui est venu déboucher dans sa cellule. L'abbé Faria, érudit et plein de sagesse, se prend de sympathie pour Dantès et, comme ils entretiennent une amitié clandestine des années durant, apprend, grâce à sa vaste culture, son éducation intellectuelle et spirituelle. Il lui dévoile aussi, par déduction, qu'il a été victime d'un complot auquel ont participé Danglars, Villefort et Caderousse. Il lui révèle également qu'il est l'héritier d'un immense trésor, le trésor des Borgia, enterré dans la mystérieuse île de Monte-Cristo. Les deux prisonniers décident de préparer ensemble leur évasion. Mais le vieux prêtre meurt, ayant juste eu le temps de léguer son trésor à Dantès. Les cadavres des prisonniers morts étant jetés

à la mer, il se met dans le linceul de son ami, et ainsi, après quatorze ans de détention, échappant de peu à la noyade, considéré comme mort, réussit une évasion spectaculaire.

Ayant retrouvé la liberté après quatorze ans de captivité, devenu richissime grâce au trésor, doté ainsi d'une puissance sans limite et d'une intelligence supérieure, Monte-Cristo se consacre à sa vengeance, en utilisant notamment toutes sortes de fausses identités et de déguisements.

Il revient à Marseille où il apprend que son père est mort de faim, et que Mercédès, sa fiancée, le croyant mort, a épousé Fernand Mondego, le pêcheur épris d'elle, et qui est devenu comte de Morcerf. Il mène une enquête discrète, et vérifie tous les faits qu'avait deviné l'abbé Faria dans leur geôle. Se faisant passer, auprès de Caderousse, l'un des moins impliqués des comploteurs, pour un abbé italien qui aurait assisté aux derniers moments de Dantès, il retrouve ainsi la trace de ses ennemis et découvre leurs points faibles. Il aide financièrement Caderousse, qui, malgré son forfait, a sombré dans la misère, et sauve de la ruine l'armateur Morrel, son seul ami. Puis il se rend en Orient. Il devient l'allié de contrebandiers italiens qui l'aideront à réaliser sa vengeance.

Dans la deuxième partie intitulée "*Rome*", qui se déroule du 11 au 21 février 1838, Dantès, riche du trésor, s'est forgé une nouvelle identité, celle du comte de Monte-Cristo. Il rencontre à Rome deux voyageurs français, Frantz d'Épinay et le jeune vicomte Albert de Morcerf, le fils de Mercédès et de Fernand, parvient à prendre la défense, à sauver et à mériter la reconnaissance de celui-ci qui lui propose d'être son introducteur à Paris.

Dans la troisième partie intitulée "*Paris*", qui se déroule du 21 mai au 6 octobre 1839, le comte de Monte-Cristo, homme blessé, écorché vif, montre le masque d'une froideur implacable. Ayant réussi à s'introduire dans la société parisienne qu'il éblouit, animé par ce seul but, il se rapproche de ses persécuteurs, prépare et orchestre une vengeance implacable à la mesure de sa colère et de ses moyens financiers. Or les trois auteurs de la lettre font partie des puissants du jour, ayant tous réalisé une progression fulgurante dans la société en commettant d'autres crimes que Monte-Cristo va peu à peu réussir à leur faire avouer pour les acculer à la ruine. Il joue sur leurs désirs de pouvoir, de fortune amoureuse et financière ; il exhume leurs méfaits passés et leur tend des pièges complexes auxquels ils sont bien incapables d'échapper. À l'inverse, il rétribue tout aussi généreusement ceux qui furent fidèles au jeune marin et à son vieux père sans ressources.

Fernand, l'ancien pêcheur, n'est parvenu à s'enrichir et à obtenir ses titres de comte de Morcerf et de sénateur qu'en trahissant son protecteur, le pacha de Janina, et en livrant son château aux Turcs en échange d'argent. Monte-Cristo qui a retrouvé Haydée, la fille du pacha, et qui est parvenu à la sortir de l'esclavage où elle était tombée, la fait témoigner à la Chambre des pairs. Ne pouvant supporter son humiliation, Morcerf se suicide, à la suite de quoi, Mercédès s'exile.

Puis Monte-Cristo décide de se venger de Danglars qui s'est enrichi dans l'intendance de guerre, est devenu un baron et un banquier plein d'obséquiosité. Grâce à sa fortune, il parvient à le ruiner. Il s'arrange ensuite pour que la fille de Danglars épouse Benedetto, un faux prince italien, et découvre le jour de son mariage qu'il n'est en fait qu'un forçat.

Enfin, vient le tour de Villefort, l'ancien substitut qui est devenu procureur du roi. Poussée par Monte-Cristo, sa femme empoisonne des membres de sa famille pour faire hériter son fils, Édouard. Découverte, elle s'empoisonne à son tour avec son fils. Villefort devient fou. Monte-Cristo empêche cependant Valentine de Villefort de s'empoisonner, car elle est aimée de Maximilien Morrel, le fils de l'armateur, son ami. Il parvient ensuite à les réunir.

Mais Danglars, le plus coupable, est pardonné, après que la mort d'un enfant innocent a anéanti la prétention de Monte-Cristo d'être un agent de la Providence. Il repart en Orient en compagnie de la femme qu'il aime, Haydée.

### Commentaire

Inspirée par un fait divers contemporain, c'est la rocambolesque histoire d'une trahison aux innombrables péripéties extraordinaires (on peut être frappé par le nombre de morts et de renaissances apparentes et symboliques : même abîmés en mer, les bateaux rentrent au port, toutes

voiles dehors ; les emmurés vivants échappent au tombeau ; les noyés ne sont pas morts ; les candidats au suicide se reprennent in extremis ; les paralytiques s'expriment et agissent avec une efficacité merveilleuse ; le poison entraîne la catalepsie plutôt que le trépas), et où, fatal et satanique, un véritable surhomme par le corps, le cœur ou l'intelligence, triomphe d'obstacles accumulés comme à plaisir, puis exerce une vengeance, particulièrement élaborée et artistiquement menée, sans rémission ou presque, jusqu'à son aboutissement total. Ainsi le roman annexe l'imaginaire, le fantasme, le mythe. Dumas est là, dans sa vivacité et ses excès.

L'organisation du roman fait que chaque ville constitue une unité narrative et temporelle. La première partie montre la passion et la rédemption de Dantès. La deuxième partie reprend le prologue primitif, mais ce n'était plus un récit à la première personne, Frantz d'Épinay y étant devenu le double de Dumas. La troisième partie constitue le volet sombre du Jugement dernier. Le romancier, qui était un habile dramaturge, possédait un certain art de la mise en scène et du coup de théâtre. Il articula une succession de scènes rapides, au dialogue simple et naturel, étonnamment moderne, jusque dans son lâché, et qui triomphe dans la variété des tons, du pathétique au franc comique.

L'intrigue de ce roman au souffle épique est très simple. Le complot joue le rôle de la fatalité antique. La progression du récit se fait selon un rythme savant de tension et de détente : le comique, les scènes d'amour, apportent un soulagement momentané au lecteur, puis le récit repart de plus belle. Les forces aux prises s'opposent selon un rythme qui, pour tout le romantisme, est celui de l'antithèse, également figure du roman d'aventures ; l'antithèse centrale est celle qui donne au roman sa dimension mythique, celle de la mort et de la résurrection.

'*Le comte de Monte-Cristo*', comme tous les romans majeurs qui sont des fictions tendant au mythe, suscite un grand engouement, une véritable fascination. Il est le livre le plus complexe de Dumas, celui qui se prête au plus grand nombre d'interprétations, celui dans lequel chaque lecture permet de découvrir de nouveaux aspects, tout en conservant son secret.

Sous le masque de Dantès, Dumas a exprimé sa subjectivité, car la fortune, le savoir, le faste, la générosité, il en rêvait.

Mais il peignit aussi la vie contemporaine car le prisonnier Dantès est victime d'un régime despotique, qui a des prisons politiques, où la liberté est écrasée. Le tableau de la France louis-philipparde est réaliste et dénonciateur, le roman, autant que '*La comédie humaine*' de Balzac, montrant les rouages de la monarchie de Juillet, dénonçant la corruption des puissants, la protection du crime par la justice.

Dantès enseveli dans le linceul de Faria ressuscite dans les flots et devient un autre : le comte de Monte-Cristo. La remémoration de tout le passé tel qu'il a été lui permet de se regarder de nouveau en face et d'affronter l'avenir : ses derniers mots sont « *attendre et espérer !* »

Le personnage qui croyait en la bonté du monde, qui, avec Mercédès, avait une confiance trop naïve, qui fut victime de la jalousie et de la méchanceté de rivaux, connaît une césure radicale, profonde, dans sa personnalité, dans son physique, qui fait que des gens l'ayant connu jeune tombent des nues lorsqu'il révèle son identité. Énigmatique, charismatique, il tranche sur son entourage, devient tout-puissant, Monte-Cristo étant peut-être la plus belle illustration littéraire jamais donnée d'un fantasme universel : celui de l'enfant malheureux qui proclame qu'un jour, il sera grand, riche, puissant et qu'il récompensera et punira son entourage en fonction des mérites de chacun.

S'il se venge, c'est à cause de sa douleur ; il tente de reprendre la vie qu'on lui a enlevée. Le thème est celui de la justice triomphant du crime, du châtement du crime, des souffrances à subir pour l'expiation des fautes commises.

Mais, ne pouvant s'en remettre à Villefort pour obtenir justice, il en vient à prétendre tenir sa légitimité de Dieu, à se présenter en superhéros justicier. Le roman peut donc amener à s'interroger sur les limites de la vengeance, car l'être humain a-t-il le droit de punir lorsque Dieu paraît silencieux ? jusqu'où peut aller la vengeance puisqu'au nom de la justice, on peut causer des « dommages collatéraux » ? D'ailleurs, pour Monte-Cristo la vengeance a un goût amer : victorieux de ses ennemis, il est assailli par le doute car, même s'il met à exécution un plan de destruction, il n'est pas machiavélique et insensible. En s'autoproclamant instrument de la justice divine, il se demande s'il ne l'a pas, en fait, usurpée ? Son chemin part de l'Ancien Testament, où s'appliquait la loi du talion, pour

aboutir au Nouveau car, disciple du Christ, Monte-Cristo, cessant alors d'être un surhomme byronien, pardonne à Danglars qui est pourtant le plus coupable.

De plus, une fois vengé, il se demande s'il a le droit d'être heureux et, tel un phénix encore, il triomphe de son sentiment de culpabilité en réapprenant tardivement l'amour en compagnie d'une nouvelle femme, Haydée.

La première partie fut, par Dumas et Maquet, sans doute à Trouville, rédigée en trois semaines, en août 1844. Aussitôt imprimée, elle fut publiée en feuilleton dans "Le Journal des débats" du 28 août au 26 novembre 1844 (1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> parties). Elle souleva un intérêt prodigieux. Mais les abonnés durent patienter pendant plus de six mois avant de lire la suite qui parut du 20 juin 1845 au 15 janvier 1846. L'attente ainsi créée ne nuit pas à la popularité du roman, mais sembla plutôt la renforcer. La publication en volume sortit en 1844-1846 et connut elle aussi un vif succès populaire qui n'allait plus se démentir.

La critique délicate dénonça les ficelles mélodramatiques du roman. Mais la postérité, passant outre au jugement de tous les académismes et ratifiant le sentiment des lecteurs sans cesse renouvelés, donna peu à peu au "*Comte de Monte-Cristo*" sa vraie place, l'une des premières, lui conféra le statut de classique du peuple.

Le roman connut d'innombrables éditions, suites, pastiches, traductions (qui furent quelquefois des trahisons : le premier traducteur américain, Charles Fechter, fut soucieux de fournir le happy-end que son public exigeait) et adaptations.

Au théâtre, Dumas lui-même a en tiré trois drames : "*Monte-Cristo*", drame en deux soirées joué au Théâtre-Historique, les 2 et 3 février 1848 ; "*Le comte de Morcerf*" et "*Villefort*", joués à l'Ambigu-Comique, les 1<sup>er</sup> avril et 8 mai 1851).

À Montréal, en 2003, le roman a été, entreprise ambitieuse et risquée, porté à la scène par Élisabeth Bourget qui a réalisé un tour de force en transposant l'entièreté de cette fresque colossale et foisonnante en deux pièces ("*Dantès*" et "*Le comte de Monte-Cristo*"), en quatre-vingt-sept scènes totalisant trois heures de représentation, avec dix-sept comédiens.

Au cinéma, on peut citer ; les adaptations suivantes :

- En 1940, le film de Rowland Lee, où le fils du comte est requis au Liechtenstein pour combattre un dictateur ressemblant à Hitler !
- En 1942, le film de Robert Vernay, avec Pierre Richard-Wilm.
- En 1953, un film avec Jean Marais qui a affadi le personnage.
- En 1961, le film de Claude Autant-Lara, avec Louis Jourdan qui a, lui aussi, affadi le personnage.
- En 1998, le film de Josée Dayan avec Gérard Depardieu, Ornella Muti, Jean Rochefort, Pierre Arditi : le scénariste, Didier Decoin, conclut par une fin franchement ridicule qui trahit Dumas.
- En 2002, le film de Kevin Reynolds qui a fait du sujet une simple histoire de vengeance au doux parfum d'exotisme, une version pour ados pressés, qui trouvèrent peut-être que Dantès se donne bien du mal pour assouvir sa vengeance.

---

---

***"Une fille du Régent"***  
(1845)

---

---

***"La reine Margot"***  
(1845)

Roman

En 1572, Catherine de Médicis règne sur la France et sur ses enfants, le roi Charles IX, qui, d'une méfiance malade, et perpétuellement sous son influence, gouverne tant bien que mal, Henri duc d'Anjou, François, duc d'Alençon, et Marguerite, surnommée Margot, qui entretient une tendre liaison avec un gentilhomme protestant, Hyacinthe de La Mole (lui-même l'ami du catholique Annibal de

Coconnas), mais à qui on fait épouser Henri de Bourbon, roi de Navarre pour que ce mariage entre une catholique et un protestant ramène la paix dans le royaume.

Mais Catherine, quoique instruite par ses astrologues qu'à la place des Valois monterait un jour sur le trône de France un Bourbon, le roi de Navarre et futur Henri IV, lutte désespérément contre l'inéluctable destin avec une bestiale fureur de mère et une satanique ambition de reine. Elle et le roi se préparent dans l'ombre à mater le parti protestant. Les frères de Charles complotent également pour prendre sa place. Henri de Navarre ne songe qu'à défendre sa vie. La lutte âpre et sans merci entre les deux camps atteint son sommet avec le massacre de la nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) auquel échappe Henri de Navarre.

Charles IX, qui est fantasque, finit par se prendre réellement d'amitié pour son beau-frère, au grand dam de Catherine de Médicis. Aussi succombe-t-il à un mystérieux empoisonnement et meurt sans pouvoir assurer le trône à Henri de Navarre. C'est donc le duc d'Anjou, qui entre temps a été sacré roi de Pologne, qui revient en France pour prendre la succession de son frère, sous le nom d'Henri III. Margot ne peut sauver son amant, Hyacinthe de La Môle, qu'on accuse de la mort du roi, qui, blessé, ne peut s'évader de la chapelle des condamnés à mort et ne veut pas la compromettre. Son ami, Annibal de Coconnas, préfère mourir sur l'échafaud avec lui plutôt que de fuir et de l'abandonner. Margot, dans les ténèbres de la nuit, vient demander au bourreau la tête de son amant tombée sous la hache et doit fuir sur les terres de son époux, qu'elle n'a jamais cessé de soutenir.

### Commentaire

Plutôt qu'un roman historique, même si Dumas s'est plongé avec bonheur dans cette période trouble, restituant avec talent le vieux Louvre et ses fêtes incroyables, où les protagonistes se perdent, se croisent et s'épient dans le labyrinthe des passages secrets, l'ambiance et les coutumes du Paris de Charles IX pendant les guerres de religion, c'est l'histoire romancée de Marguerite de Valois et de ses amours, de l'amitié émouvante entre un catholique et un protestant, Coconnas et La Mole, seul sentiment désintéressé de toute cette fresque dominée par l'ambition effrénée de l'inquiétante et redoutable Catherine de Médicis.

L'intrigue assez compliquée, car, aux actions principales, se relie, avec une vivacité constante, de nombreuses actions secondaires, est adroitement encadrée par la Saint-Barthélemy et la mort de Charles IX. Tout le monde intrigue, complot, mais sans jamais oublier son propre plaisir, ce qui nous vaut un roman à la fois sanglant, où dominent les empoisonnements, les coups de poignards, les massacres, et voluptueux, notamment grâce à Margot dont la beauté était sans pareille et les amants innombrables : elle se livre à un libertinage qui a pu faire voir en elle une nymphomane, mais qui lui permet cependant de découvrir l'amour passion. Le roman qui montre, chez les hommes comme chez les femmes, des mœurs rudes, une franche paillardise, une sexualité débridée, est un rien pervers aussi : Margot entretient des rapports troubles avec ses frères, tandis que Charles IX, contradictoire et ambigu, aime à se repaître du spectacle de la violence à laquelle les personnages principaux, La Mole, Coconnas, Henri de Navarre et quelques autres, peuvent se livrer avec rage et haine pour, avec autant de plaisir, se livrer aux fornications les plus ardentes, les intrigues amoureuses se mêlant, comme souvent chez Dumas, aux faits d'armes.

Ce roman, d'une psychologie superficielle et d'un style faible, manquant de souffle poétique mais construit avec une habileté savante, réussit à se faire lire avec plaisir pour l'agrément avec lequel l'auteur, dosant avec tact l'évocation historique et l'invention romanesque, fait défiler, comme à travers une lanterne magique, des scènes dramatiques et des épisodes extraordinaires, des figures exceptionnelles et des personnages curieux, évoquant tantôt les plus horribles massacres et la visite macabre des royalistes au cadavre de Coligny suspendu au gibet, tantôt les splendeurs des bals du Louvre ou les parties de chasse animées au bois de Vincennes. À travers ces « estampes » tragiques ou galantes, lugubres ou pittoresques, Dumas s'efforça de peindre l'atmosphère de la Renaissance raffinée et luxurieuse, cultivée et cruelle, cynique et superstitieuse. Pour Antoine Blondin, dans sa préface à *'La reine Margot'* (1962), c'est « un bahut Renaissance aux proportions écrasantes dont on ne se lassera pas d'ouvrir les tiroirs. »

Dumas en fit une adaptation théâtrale.

Au cinéma, le roman eut droit en 1954 à un Technicolor sympathique de Jean Dréville avec Jeanne Moreau et Françoise Rosay. En 1994, l'adaptation d'un Patrice Chéreau déchaîné, avec Isabelle Adjani, fut une belle trahison (il fit de la maison des Valois une mafia), mais il eut le mérite de mettre en valeur l'aspect sombre de Dumas, .

---

---

**“Les Médicis”**  
(1845)

---

---

**“Les frères corses”**  
(1845)

Roman

Dumas débarque en Corse en mars 1841. Il y fait du tourisme et loge un beau soir à Sullacaro, chez la veuve de Franchi qui a deux jumeaux : Louis, avocat à Paris, et Lucien qui, selon le mot d'un voisin, «*sera corse*» et qui impressionne fort l'écrivain qui, au cours du dîner, apprend que Louis et Lucien, à leur naissance, étaient attachés par le côté, qu'il fallut les séparer au scalpel, qu'ils restent sensibles l'un à l'autre, même à distance. En outre, Lucien raconte que les défunts de la lignée apparaissent à leurs survivants mâles quand l'heure est grave. Il fait ensuite participer Dumas à la résolution d'une vieille vendetta en lui faisant signer l'acte notarié en tant que témoin. Puis l'écrivain rentre à Paris, pressé par ses affaires, mais porteur d'un message qu'il s'engage à remettre à Louis en mains propres.

Celui-ci lui confirme que, quand il sent une douleur, elle est ressentie par son frère, ce qui le chagrine d'autant plus. Les deux hommes se donnent rendez-vous dans un bal où Louis veut aller souffrir en se voyant ignoré par celle qu'il aime. Au bal, Dumas rencontre un de ses amis qui l'invite à dîner chez lui, où seront aussi présents d'autres participants. Il convainc Louis de l'y accompagner. Celui-ci accepte, d'autant qu'il sait que l'être aimé doit y venir. Elle y arrive en effet, très tard, accompagnée d'un jeune homme qui, apprend-elle sur place, avait fait le pari avec son hôte qu'il l'y amènerait. Outrée, elle se rebiffe, son cavalier s'indigne, Louis le provoque en duel, Dumas sera son témoin. Le matin fatidique, Louis est pâle car son père lui est apparu dans la nuit pour lui annoncer sa mort. Il est tué par balle.

Cinq jours après, Lucien arrive chez Dumas et lui montre des ecchymoses sur son corps à l'endroit même où le projectile fatal avait traversé Louis. Il vient le venger en provoquant son meurtrier qui accepte le duel.

Commentaire

Le roman a d'abord été publié à Bruxelles, sous le titre “*Une famille corse*”.

Il s'agit d'un roman court, mené à un rythme presque cinématographique et d'une rare sobriété dans l'oeuvre de Dumas, qui utilisa ici avec brio son talent hors du commun de metteur en scène et son don rare pour les dialogues vifs. Le découpage est saisissant d'efficacité, Dumas étant sans doute encore mû par ses réflexes de dramaturge quand il le rédigea, seul apparemment car on ne lui connaît à cette occasion aucun collaborateur.

Il abordait de nouveau le genre fantastique, rendant avec une grande tension l'étrange, le surnaturel. Mais il se fit peintre aussi pour décrire le paysage corse, romancier social pour camper les moeurs étranges de l'île. Il se mit en scène, s'attribuant même un rôle de premier plan, ce qui est tout à fait inhabituel chez lui.

Le roman a été l'objet de dix-sept adaptations au cinéma dont huit à l'époque du muet.

---

---

En février 1845, parut "*Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et Cie*", une brochure haineuse et diffamatoire publiée par un journaliste obscur, Eugène de Mirecourt, dont Dumas venait de refuser la collaboration. Il protesta officiellement auprès de la Société des Gens de lettres et porta plainte au tribunal. En mai, il obtint la condamnation de Mirecourt en correctionnelle.

---

**"Le chevalier de Maison-Rouge"**

(1845-1846)

Roman

Le chevalier de Maison-Rouge tente d'arracher Marie-Antoinette à la prison du Temple.

Commentaire

C'est une ténébreuse fresque de la Terreur.

---

**"La dame de Monsoreau"**

(1846)

Roman

Henri III a succédé à son frère Charles IX sur le trône d'une France qui est toujours déchirée par les luttes entre catholiques et protestants. C'est un roi superstitieux et indécis qui laisse gouverner sa mère, Catherine de Médicis, qui doit sans cesse composer avec son frère, le duc d'Anjou, fourbe et avide de pouvoir, et se défier de nombreux ennemis, dont les Guise qui ont créé une Ligue de catholiques, qui ne peut compter que sur quelques amis : ses mignons, Saint-Luc, et surtout son bouffon, Chicot, en qui il a toute confiance.

Le duc d'Anjou s'est attaché les services d'un brillant seigneur, le beau et brave Bussy d'Amboise, comte de Clermont, ennemi juré des mignons du roi. Après être tombé dans un guet-apens, il est soigné par une jeune femme, Diane de Méridor, dont il tombe follement amoureux. Hélas, elle est promise à l'infâme comte de Monsoreau, le grand veneur du roi, en réalité au service du duc d'Anjou, et est de plus convoitée par ce dernier. Dès lors, les amants, aidés entre autres amis par Saint-Luc qui s'est pris d'amitié pour eux, et par le jeune médecin de Bussy, le fidèle Rémy, tentent de déjouer les plans machiavéliques de Monsoreau, dont la jalousie est féroce, et du duc d'Anjou, mais subissent sa vengeance terrible.

Commentaire

Dans ce deuxième volet de la trilogie des guerres de religion commencée avec "*La reine Margot*", qui est à la fois un roman d'amour et un roman d'amitié, une histoire de vengeance, qui se poursuivra d'ailleurs avec "*Les quarante-cinq*", Dumas multiplia les répliques historiques, inventa des dialogues savoureux, équilibra admirablement le drame et l'humour, les scènes drôles et les scènes poignantes tableau.

Le couple principal a toutes les qualités, surtout la jeunesse et la beauté et, étant illégitime, a une dimension dramatique. Bussy est l'incarnation parfaite du héros solitaire et idéal, mais il lui manque peut-être la dimension humaine d'un d'Artagnan. Le bouffon Chicot, la véritable trouvaille du roman, gentilhomme gascon qui jouit de la protection du roi et qui le paie de retour par des vérités cruelles et une aide précieuse dans les affaires politiques, qui a le sens de l'amitié, aime la bonne chère, et est doté du bon sens caractéristique des gens du peuple par opposition au pouvoir royal, donne au roman une chaleur qu'apporte aussi frère Gorenflot, le moine gourmand, une des plus savoureuses créations

de ce gastronome passionné qu'était Dumas. Le personnage de Catherine de Médicis est complètement en retrait, cédant à Chicot sa place de conseillère du roi.

'*La dame de Monsoreau*' est sans doute le plus réussi de la trilogie et fait partie des meilleures oeuvres de Dumas.

---

---

***'Le bâtard de Mauléon'***

(1846)

---

***'Les deux Diane'***

(1846)

---

En 1846, Dumas fit construire son propre théâtre qu'il baptisa le Théâtre-Historique. Il fut inauguré en février 1847 avec '*La reine Margot*', puis accueillit des pièces de Shakespeare, Goethe, Calderon, Schiller....

En octobre, il voyagea en Espagne (où il assista au mariage du duc de Montpensier avec l'infante Marie-Louise). Puis, en novembre, il se rendit en Afrique du Nord : Tanger, Tetouan, Oran, Alger, Blida, Tunis...

En juillet 1847, il inaugura son château de Port-Marly, qu'il appela Monte-Cristo. Plus de six cents invités furent conviés à cette fête. Il allait continuer à y donner des réceptions somptueuses pour des centaines d'invités. Le château était toujours ouvert aux amis, non seulement pour la table : voulant leur épargner la gêne, il faisait disposer un peu partout dans la maison des plats remplis de pièces d'or où quiconque avait besoin d'argent pouvait se servir ; il en avait en effet plus qu'assez. Quant à lui, il se retirait pour travailler dans un pavillon séparé, au fond du parc où il possédait des animaux exotiques.

---

---

***'Impressions de voyage, De Paris à Cadix'***

(1847)

---

***'Les quarante-cinq'***

(1847)

Roman

Lors des guerres de religion, quarante-cinq gentilshommes gascons sont recrutés par le duc d'Épernon pour protéger Henri III des entreprises de la Ligue.

Commentaire

C'est le troisième volet de la trilogie des guerres de religion qui comprend aussi '*La reine Margot*' et '*La dame de Monsoreau*'.

---

---

***'Les mémoires d'un médecin'***

Série de quatre romans

---

---



**“Joseph Balsamo”**  
(1846)

Roman

Joseph Balsamo, qui se dit comte de Cagliostro, est un mystérieux aventurier italien qui s'est rendu fameux au XVIII<sup>e</sup> siècle car il possède un extraordinaire pouvoir hypnotique. Il l'utilise sur les sujets qui lui font connaître des événements dans le futur ou ayant lieu en des pays fort éloignés. Son but est de provoquer une grande révolution sociale en agissant soit sur les sociétés secrètes sous sa dépendance, soit sur la Cour dont il hâte la chute par la corruption. Sur cet arrière-plan d'intrigues mystérieuses se déroulent les tristes épisodes de son amour pour sa femme, Lorenza Feliciani, qui l'aime quand elle est en état d'hypnose et le déteste à l'état normal et finit victime des pratiques magiques d'un diabolique vieillard, âme damnée de Balsamo.

Mais il y a aussi les amours d'Andrée de Taverney. Fille d'un pauvre gentilhomme campagnard, le baron de Taverney, elle est destinée, d'après les desseins de son père, à devenir la favorite de Louis XV à la place de la Du Barry. Joseph Balsamo, hôte de Taverney, favorise ce projet en hypnotisant la jeune fille. Il la contraint ainsi à lui obéir. Mais Louis XV, effrayé par sa soumission, fuit sans même l'avoir touchée. Gilbert, un jeune homme élevé par Taverney, aime secrètement la jeune fille. Un soir, il profite de ce que Balsamo a oublié de la réveiller pour abuser d'elle. Devenue enceinte, Andrée révèle le nom du séducteur. Gilbert, devenu riche, pourrait l'épouser, mais Andrée le repousse. Il fuit alors avec le fils qu'elle lui a donné. Rejoint par le frère d'Andrée, il refuse de dire où il a caché l'enfant.

Commentaire

Ce roman est des plus attachants. Mais il ne respecte guère la vérité historique. L'atmosphère de l'époque, les éblouissants tableaux de la Cour, les personnages et un étrange mélange de réel et de fantastique lui donnent une inoubliable intensité.

---

**“Le collier de la reine”**  
(1849)

Roman

Andrée de Taverney fait maintenant partie de la suite de la reine Marie-Antoinette, et son frère, Philippe, qui aime d'un amour respectueux et sans espoir sa souveraine, est également à la Cour. La reine, jeune, belle, coquette, s'intéresse à la fois aux idées nouvelles et à toutes sortes de gens, dont certains fort peu recommandables. C'est ainsi qu'elle protège à tort Jeanne de la Motte, qui se dit la dernière descendante des Valois, mais n'est autre qu'une dangereuse intrigante.

Tous les personnages se trouvent mêlés à la célèbre affaire du Collier de la reine. Refusée à contrecœur par Marie-Antoinette, une rivière de diamant, d'une valeur considérable, est achetée par le cardinal Louis de Rohan, qui cherche le moyen d'entrer dans l'intimité de la reine. Elle n'accepte ce cadeau qu'à titre de prêt, assure qu'elle le remboursera, puis se récuse encore une fois. Mais Jeanne de la Motte, qui lui sert d'intermédiaire, fabrique avec l'aide de Réteau de la Villette, un pamphlétaire, de faux billets tant du côté de la reine que du côté des joailliers. Marie-Antoinette est donc compromise non seulement dans son honneur de reine, mais dans son honneur de femme. On dit l'avoir aperçue chez Mesmer, au bal de l'Opéra, et la nuit, dans le parc de Versailles, en compagnie du cardinal de Rohan et d'Olivier de Charny, le frère d'Isidore, l'amant de Catherine Billot, qui est dans le cœur de sa souveraine le rival heureux de Philippe de Taverney. Il ne s'agit pas d'elle, mais d'une femme qui lui ressemble d'étonnante manière : Nicole, une servante du château de Taverney dont Cagliostro (Joseph Balsamo) se sert pour abuser ceux qui aiment trop ou n'aiment point assez la reine. Pour se sauver de ce qui est mensonge et aussi vérité car elle aime Olivier de Charny, Marie-

Antoinette le marie à Andrée Taverney, qui l'aime également du plus profond de son cœur, mais apprendra qu'il ne l'épouse que pour obéir à sa souveraine.

#### Commentaire

Ainsi les personnages historiques sont-ils mêlés de plus près encore à ceux créés de toutes pièces par Dumas.

---

#### **“Ange Pitou”** (1851)

#### Roman

Ange Pitou, jeune orphelin, brave et joyeux garçon, recueilli par sa tante Angélique, après des études médiocres dans un collège religieux, est hébergé par Billot, fermier à Villers-Cotterêts, qui l'emmène à Paris où déjà gronde la Révolution. Ils participent tous deux à la prise de la Bastille, se battent valeureusement. puis retournent quelque temps après dans leurs terres où Ange retrouve Catherine, fille de Billot, dont il tombe amoureux. Mais cette dernière aime le bel et jeune aristocrate Isidore de Charny. Ange en éprouve une douloureuse amertume. Pour oublier Catherine et sa peine, il prend la tête d'un mouvement insurrectionnel, se couvre de gloire, cherchant dans les honneurs militaires des joies qu'il n'a pas trouvées dans l'amour.

#### Commentaire

Dans ce roman, qui a pour toile de fond la prise de la Bastille et les premiers temps de la Révolution, réapparaissent les personnages célèbres, dont nous avons fait connaissance dans les ouvrages précédents. Leurs intrigues forment une toile de fond « royale » où, si la vérité historique est quelque peu malmenée et la psychologie des personnages assez sommaire, l'auteur peut donner cours toutefois à sa fantaisie débordante et à son goût du superbe.

---

#### **“La comtesse de Charny”** (1853)

#### Roman

Lors des derniers jours de la royauté, nous trouvons, une fois de plus groupés autour de Louis XVI et de Marie-Antoinette, les héros dont l'auteur nous a fait faire connaissance depuis “*Joseph Balsamo*”. L'intrigue est, ici, sans cesse interrompue par le récit des journées révolutionnaires, et nous voyons tour à tour paraître Mirabeau, Robespierre, La Fayette, Danton, Lucie et Camille Desmoulins, Barnave. Nous assistons au voyage que fait la famille royale de Versailles aux Tuileries, puis à sa fuite de Paris et à son arrestation à Varennes, où le fermier Billot joue un rôle tout aussi important que lors de la prise de la Bastille. Il crie vengeance contre les aristocrates, car sa fille, Catherine, a fui la maison paternelle le soir où il a cherché à tuer son amant, Isidore de Charny, et elle a eu de lui un fils. Isidore est tué sur la route de Varennes et son frère, Olivier, découvre sur lui une lettre, qui lui est adressée par sa femme, avec qui il n'a jamais vécu mais dont il admire de plus en plus le courage et la grandeur d'âme. Olivier rentre à Paris pour renier le culte qu'il portait à Marie-Antoinette car celle-ci, par jalousie, a cherché à ternir la réputation d'Andrée en faisant raconter à Gilbert le viol commis par lui au château de Taverney. Mais ce récit ne sert qu'à confirmer Olivier de Charny dans son amour pour sa femme et il tombe à ses pieds. Andrée, qui a également retrouvé son fils, Sébastien (que Gilbert l'autorise à voir), vit quelques semaines de bonheur complet. Mais le comte de Charny vient se mettre à la disposition du roi quand il le sent définitivement perdu. Il est tué le 10 août, en voulant

protéger les souverains lorsqu'ils cherchent refuge à l'Assemblée nationale. Sa femme, que Gilbert cherche vainement à sauver, est assassinée lors des massacres de Septembre. Ange Pitou recueille Catherine et son enfant, grâce aux louis d'or trouvés dans le fauteuil de tante Angélique. Il peut acheter au petit Isidore le château et la terre de Boursonne, devenus propriétés d'État, et pour Catherine, la terre de Pisseleu, qu'il l'aidera à gouverner.

---

### Commentaire sur la série

Jamais peut-être Dumas n'avait déployé autant d'imagination, de fougue généreuse, d'intelligence et de subtilité dans l'intrigue, que dans cette série fameuse.

---

En février 1848, le tribunal prononça la séparation de biens des époux Dumas. Ida Ferrier obtint une pension de six mille francs.

Dumas participa à la révolution de 1848. Commandant de la Garde nationale, il harangua ses troupes et assista à la proclamation de la république. Puis il fut, en Seine-et-Oise, candidat à l'Assemblée constituante, déclarant : « *Je me porte candidat à la députation. Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit 7 300 heures. Dramas et livres ont soldé le travail de 2 160 personnes. Ne sont point compris là-dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers.* » Mais il ne remporta que 261 voix, ses trois adversaires, dont Eugène Labiche, en totalisant près de 220 000 !

Son fils publia son roman '*La dame aux camélias*'. Les relations entre eux s'étaient améliorées, et le père disait de son fils qu'il était son « *meilleur ouvrage* ». Mais, s'estimant trop jeune pour jouer en public un rôle de père, il n'aimait pas qu'on les distingue en parlant de « Dumas père » et de « Dumas fils », et préférait que son fils signât « Dumas Davy ».

Il se présenta à nouveau à des élections partielles (juin, septembre, novembre), mais fut chaque fois battu. La France ne voulut pas de lui comme député !

---

### ***'Les mille et un fantômes'*** (1849)

#### Recueil de nouvelles

---

### ***'Les mille et un fantômes'***

#### Nouvelle en plusieurs chapitres

Lors d'une partie de chasse à Fontenay-aux-Roses, Alexandre Dumas, qui ne s'amuse guère à arpenter les chemins, rentre en ville juste à point pour y être témoin d'une horrible tragédie : un homme ayant assassiné son épouse est venu se rendre spontanément au maire, M. Ledru. Le pauvre bougre a une bonne raison d'être terrorisé. Alors qu'il vient de décapiter sa femme à l'aide d'un sabre, la tête de la malheureuse a roulé vers lui et a affirmé qu'elle était innocente !

Le soir même, Dumas est invité à dîner par le maire. Les autres convives tour à tour racontent une expérience effrayante que chacun a vécue, chaque histoire composant un chapitre. Toutes sont plus terrifiantes les unes que les autres et traitent du même sujet : la vie ne s'arrête pas forcément avec la mort, surtout si cette dernière fut violente ou injuste.

Les premiers chapitres sont consacrés à l'introduction et au début du dîner. Le soufflet de Charlotte Corday évoque la capacité des guillotins à survivre quelques instants à leur exécution : la tête de Charlotte, giflée par un bourreau indigne, rougit sous l'affront.

Les deux chapitres suivants ("*Solange*", puis "*Albert*") reprennent le thème des guillotins : un amoureux qui recueille les derniers mots de sa fiancée exécutée en fait la cruelle expérience.

Dans "*Le chat, l'huissier et le squelette*", un criminel, sous les trois formes précitées, revient hanter son juge, qui finit par mourir sous le poids de cette malédiction.

Dans "*Les tombeaux de Saint-Denis*", est rappelé que, pendant la Révolution, on exhuma les corps des rois de France. Or un ouvrier indélicat qui porta un coup au cadavre de Henri IV fut victime de représailles de la part de spectres tandis que le gardien des lieux assista à une messe de funérailles célébrée par d'autres spectres (cette nouvelle de 12 pages figura dans l'anthologie "*Histoires étranges*").

Dans "*L'Artifaille*", ce bandit sans scrupules, pendu pour ses méfaits en 1783, finit par retrouver la paix grâce à la médaille de la Vierge que lui avait donnée l'ecclésiastique qui rapporte cet événement survenu alors qu'il était vicaire de Notre-Dame d'Étampes.

L'une de ces histoires est une ode magnifique aux fantômes des amis disparus, dont Nodier, Dumas évoquant ainsi sa mort : «*Ce fut un deuil qui nous prit tous ; chacun perdait une portion de lui-même en perdant Nodier*».

Enfin, les derniers chapitres ("*Les monts Carpathes*", "*Le château de Brankovan*", "*Les deux frères*", "*Le monastère de Hango*") sont consacrés à une étrange histoire, celle d'une femme désirée par deux frères, dont l'un est un vampire, dans les monts Carpathes. Une lutte fratricide et le sacrifice d'une vie lui permettent d'échapper à son funeste sort...

### Commentaire

Ce texte se distingue par l'originalité de sa construction, chaque chapitre composant une histoire. L'idée du dîner où chaque convive donne son propre récit n'était pas neuve, mais Dumas sut accrocher l'attention avec cette série de contes macabres réussis, à l'atmosphère angoissante, où il déploya toute son habileté d'auteur dramatique.

Les clins d'œil à d'autres auteurs fameux sont nombreux : Jacques Cazotte et son "*Diable amoureux*", Walter Scott (qui écrivit des histoires de fantômes), Burger et "*La ballade de Lenore*", Goethe, Polidori et son "*Vampire*".

---

### ***"Les mariages du père Olifus"***

#### Nouvelle

---

### ***"Le testament de M. de Chauvelin"***

#### Nouvelle

---

### ***"Un dîner chez Rossini"***

#### Nouvelle

---

### ***"Les gentilshommes de la Sierra Morena"***

#### Nouvelle

---

## **“Le lièvre de mon grand-père”**

### Nouvelle

---

#### Commentaire sur le recueil

C'est un des rares ouvrages de Dumas consacré au fantastique. Il a écrit ces nouvelles alors que le genre s'essouffait, par nostalgie des temps anciens et des légendes : « *Je vis avec les morts beaucoup, avec les exilés un peu. J'essaie de faire revivre les sociétés éteintes, les hommes disparus, ceux-là qui sentaient l'ambre au lieu de sentir le cigare ; qui se donnaient des coups d'épée au lieu de se donner des coups de poing... Voilà pourquoi ma voix, écho du passé, est encore écoutée dans le présent, qui écoute si peu et si mal.* »

Le recueil a été publié à de nombreuses reprises, mais avec tout ou partie des nouvelles. Certaines des plus longues (“*La femme au collier de velours*”, “*Les mariages du père Olifus*”, “*Le testament de M. de Chauvelin*”) ont parfois été éditées à part, ou combinées avec d'autres textes. Il est d'autant plus facile de s'y perdre que des éditions de poche se sont permis de reprendre quelques nouvelles pour des thèmes précis, tels que les vampires ou les sorcières.

---

En 1850, le Théâtre-Historique fit faillite. Ruiné, Dumas fut obligé de vendre aux enchères le château de Monte-Cristo.

---

## **“La femme au collier de velours”**

(1850)

### Roman

Un premier chapitre est consacré à une longue évocation de Charles Nodier, écrivain et ami proche de Dumas, qui l'accueillit à Paris à ses débuts et l'introduisit dans son cercle d'amis à l'Arsenal, dans la vie intellectuelle de la capitale. Ce conteur talentueux, chez qui se confondent réel et imaginaire, avant de mourir, lui a raconté une histoire.

En 1793, alors que Paris est sous la Terreur, y est venu le jeune E.T.A. Hoffmann, qui a quitté son Allemagne natale et sa douce fiancée, Antonia, à qui il a fait le serment de ne pas jouer et surtout de lui rester fidèle, sans quoi elle mourrait. Il découvre le spectacle de la mort auquel se mêle de la sensualité : sa première vision est celle de la du Barry qu'on va guillotiner, la seconde celle d'Arsène, danseuse et maîtresse de Danton, qui porte à son cou un collier de velours dont le fermoir est une guillotine en argent. Subjugué par la jeune femme et porté par un désir ardent, sa seule obsession est de la posséder, quitte à sacrifier Antonia et à trahir ses promesses. Et la seule façon d'avoir cette femme, c'est de l'acheter : il décide alors de jouer pour couvrir Arsène d'or. Emporté par une fièvre démoniaque et hallucinée, il joue et gagne.

Fou de joie et gonflé de désir il se précipite chez Arsène qui est absente : Danton vient d'être arrêté et guillotiné, elle s'est enfuie pour ne pas connaître le même sort. Hagard, Hoffmann erre alors dans Paris où il la retrouve, recroquevillée près de la guillotine. Attirée par l'or, la jeune femme part avec lui et l'emmène dans un hôtel où ils passent la nuit ensemble. Mais le lendemain, c'est un cadavre que découvre Hoffmann à ses côtés. Et alors que le médecin détache le collier de velours, la tête d'Arsène, guillotinée en fait la veille, roule aux pieds de l'amant.

Essayant de retrouver ses esprits, il retourne à la maison de jeu pour récupérer un médaillon confié par Antonia qu'il avait mis en gage. Mais la mort là encore l'attend : il apprend que sa fiancée est morte.

## Commentaire

Dumas y a manifesté sa fascination de la guillotine, sujet qui lui a fait écrire plusieurs nouvelles fantastiques sur le thème récurrent de la tête tranchée qui survit quelque temps. Il continuait aussi la tradition littéraire de la «morte amoureuse», orientant son récit sur la dualité entre hallucination et réalité, amour pur et amour sensuel, Éros et Thanatos. Dans ce dernier soubresaut du romantisme noir, la mort et le sang se mêlent à la chair et au plaisir : l'amour sensuel ne semble pouvoir se découvrir qu'à travers la mort. Arsène, personnage quasiment muet, initie involontairement Hoffmann au désir sexuel, alors jusqu'ici endormi et dominé par un amour pur pour Antonia. Une fois le désir appris, elle disparaît et n'est plus qu'un cadavre.

Cete histoire d'une fascination transmise d'un créateur à un autre, qui brouille les frontières entre le réel et l'imaginaire et qui crée un suspense à la fois puissant et fragile, est typiquement fantastique parce que fondée sur une ambiguïté fondamentale : Arsène est-elle un fantôme ou bien a-t-elle vraiment existé? La femme au collier de velours est-elle une hallucination? Mais, dans cette nouvelle qui est à la fois hommage et pastiche, réflexion sur un genre et jeu incessant avec le lecteur, Dumas traita le fantastique avec ironie, ne serait-ce qu'en plaçant son texte sous l'égide de deux maîtres du fantastique : Nodier et Hoffmann.

---

---

***“La tulipe noire”***  
(1850)

---

---

***“Le trou de l'Enfer”***  
(1850)

---

---

***“La colombe”***  
(1850)

---

---

Les poursuites contre Dumas s'intensifiaient, il profita du coup d'État du 2 décembre 1851 pour s'exiler à Bruxelles et échapper aux cent cinquante créanciers qui le poursuivaient. Il y retrouva beaucoup d'opposants à Napoléon III, dont Victor Hugo qui lui rendit souvent visite.

---

---

***“Le drame de Quatre Vingt Treize”***  
(1851)

---

---

***“Impression de voyage (en Suisse)”***  
(1851)

---

---

***“Olympe de Clèves”***  
(1851)

Roman

Commentaire

C'est un des grands romans français sur le théâtre.

---

---

"Mes mémoires"  
(1852-1854)

Autobiographie

Dans la première partie, Dumas se pencha sur son enfance à Villers-Cotterêts, son pays natal. Elle fut dominée par l'attachante figure du général Dumas, son père, que Napoléon persécuta pour ses idées républicaines.

L'écrivain, qui revenait rarement à Villers-Cotterêts, sinon le temps d'une chasse, d'une ouverture à l'autre (en choquant plus d'un « *en amenant avec lui des compagnes qu'il ne pouvait guère présenter aux familles de ses amis* »), mais qui fut toujours inspiré par les souvenirs qu'il en avait, s'attarda sur la quiétude de sa ville natale : « *Il n'y a que les hommes qui sont nés dans un village ou une petite ville qui puissent se vanter d'avoir un pays [...] Dieu qui a été si bon pour moi a voulu être prodigue jusqu'au bout : [...] il m'a choisi, comme aux oiseaux créés pour chanter ses louanges, un nid dans la verdure et dans la mousse, sous les hauts et frais ombrages de la plus belle forêt de France* ». Il faisait découvrir :

- sa maison natale (« *Je suis né rue de Lormet [devenue l'assez triste rue Alexandre-Dumas] dans une maison appartenant aujourd'hui à mon ami Cartier, qui voudra bien me la vendre un jour, pour que j'aie mourir dans la chambre où je suis né, et que je rentre dans la nuit de l'avenir, au même endroit d'où je suis sorti de la nuit du passé.* »), une maison bourgeoise d'allure simple, modeste, précédée d'un perron de pierre surmonté d'une véranda, maison qu'il tenait religieusement à revoir, à chaque retour au pays, disant à qui l'escortait : « *Voilà l'alcôve, voilà la place de la muraille où était mon berceau* » ;

- la place de la Fontaine, sur laquelle donnaient l'hôtel de l'Écu qu'avait possédé son grand-père, Claude Labouret, et le bureau de tabac qui avait été octroyé à la veuve du général ;

- plus loin, rue de Soissons, l'ancien hôtel de l'Épée, où son père était mort ;

- plus loin encore, La Faisanderie et l'abbaye de Saint-Rémy, maisons de ville et de campagne de Jean-Michel Deviolaine, patriarche bourru, qui fut un second père pour l'orphelin ;

- le petit collège du bon abbé Grégoire ;

- le château de Villers-Hélon, domaine de son tuteur, Jacques Collard, député au corps législatif, et grand-père de la plus célèbre (supposée) empoisonneuse du XIXe siècle, Mme Lafarge, qu'Alexandre Dumas avait aperçue, petite fille, au détour d'un chemin d'aubépines. Ce fut pour lui le lieu des initiations : initiation à la lecture dans une vieille et superbe Bible ; initiation à la vie élégante pour l'enfant pauvre ; initiation à la séduction, sa première tentative, à seize ans, lors d'un bal, s'étant soldée par un échec, le petit provincial qu'il était, ridicule dans des habits démodés, affrontant Laurence, une jeune snob parisienne, « *charmante coquette que je tenais au bras, laquelle savait bien que le ridicule qui courait après son cavalier ne pouvait l'atteindre* » ; initiation à la littérature grâce à son ami Adolphe de Leuven, l'invité du lieu ;

- le château des Fossés, dont Berlick (c'était le surnom d'Alexandre) garda, parmi les images confuses de l'enfance, une image rayonnante : un jour de canicule, trois jeunes gens se baignent dans les fossés, perdent pied ; le général Dumas accourt à leurs cris, se déshabille et, en un clin d'oeil, les sauve. « *Ma mémoire enfantine, comme une cire molle, conserve l'empreinte du colosse de bronze, ruisselant d'eau et s'essuyant sur la berge. Quand je revois mon père, c'est ainsi.* » Il n'avait que trois ans.

Après la mort prématurée de son père, Dumas connut la pauvreté, devint troisième clerc chez un notaire de Crépy-en-Valois, puis, voulant à tout prix conquérir Paris, obtint, grâce à sa belle écriture et à la recommandation du général Foy, un emploi de surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans (le futur Louis-Philippe). D'un naturel bouillant, avec l'hérédité panachée d'un grand-père marquis et d'une grand-mère noire, en marge de ce gagne-pain, il se laissa bientôt emporter, comme il disait, par la « *locomotive effrénée du travail* ». Ces Mémoires nous transportent de la chambrette du Carré des Italiens, où le rejoignait Marie-Catherine Lebay, au Palais-Royal où, venant rendre visite au commissaire royal près le Théâtre-Français : « *Je trouvai Taylor, écrit-il, pris dans sa baignoire*

comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui disait une tragédie d'Hécube... » Nous assistons à la première de *“Henri III et sa cour”* dont le triomphe lui permit de revendiquer la paternité du premier drame romantique : « *J'avais gagné le Valmy de la révolution littéraire*, écrit-il, *il s'agissait pour Hugo d'en gagner le Jemmapes.* » À propos de ses drames : *“Christine”*, *“Antony”*, *“La Tour de Nesle”*, les Mémoires fourmillent de traits, d'anecdotes : c'est l'évocation de Mlle Georges, de Marie Dorval (qui l'appelait « *son bon chien* » et le faisait sortir par une porte, cependant que Vigny entrait par l'autre). Et quoi de plus drôle que ces répétitions au cours desquelles Mlle Mars (dona Sol) s'obstinait à ne pas vouloir appeler Hernani « *mon lion superbe et généreux* » ?

Dumas, qui excelle à nous présenter les comédiens, est aussi un bon portraitiste des aristocrates :

- la marquise de Montesson, veuve du petit-fils du Régent ;
- la princesse Borghèse (Pauline Bonaparte), les pieds posés sur les genoux du général et « *jouant du bout de sa pantoufle avec les boutons de son habit* » ;
- le duc d'Angoulême qui était « *un singe, moins la grâce* » ;
- Charles X qui « *avait tout d'un roi, excepté le courage, tout d'un chevalier excepté l'enthousiasme* » ;
- Louis-Philippe (alors duc d'Orléans) qu'il surprit « *chantant la messe d'une voix presque aussi fausse que celle de Louis XV* », remarquant chez lui « *une grande affabilité de paroles, qui cependant n'allait jamais jusqu'à empêcher l'aristocratie de se faire sentir, à moins qu'! n'eût tout intérêt de caresser un bourgeois vaniteux* ».

Théâtres, salons, ateliers de peinture, de tout cela Dumas fut le chroniqueur. Intarissable sur le monde des coulisses, il le fut aussi sur Victor Hugo, son ami, sur les Trois Glorieuses, nous convia chez Charles Nodier, aux dîners de l'Arsenal, campa un Béranger dont « *chaque chanson politique était un coup de pioche donné sous les fondements du trône* », une George Sand au « *génie hermaphrodite* », et bien d'autres contemporains, sans jamais les égratigner.

### Commentaire

Ces *“Mémoires”* sont souvent truculents. Rien de plus divertissant et d'une plus précieuse documentation psychologique et historique que cette succession de récits dont la spontanéité fait la saveur. Dans ces vrais feuilletons écrits au galop, passionnants comme un roman d'aventure, Dumas fit revivre familièrement de nombreux épisodes et personnages d'une époque qui, depuis la fin de l'Empire jusqu'à 1848, englobait tout le romantisme. Il ne montra que bonhomie, verve et candeur, jamais la moindre méchanceté car, comme il l'a dit lui-même : « *Nul cœur ne fut plus exempt de rancune que le mien* ».

Alexandre Dumas mémorialiste s'amusa lui-même en amusant, et tient son lecteur en éveil autant que le fit le romancier. Quant à la véracité de son récit, elle a été maintes fois confirmée : c'est ainsi que sa rencontre avec Chateaubriand en Suisse est racontée dans *“Les Mémoires d'outre-tombe”*.

Dans ce texte « intime », la souplesse et la précision de sa langue apparaissent de la façon la plus évidente.

En décembre 1851, *“La Presse”* en commença la publication.

---

En 1852, *“La dame aux camélias”*, le drame que Dumas fils tira de son roman, obtint un triomphe qui coïncida avec les premiers graves échecs de son père.

En juillet, il accompagna Victor Hugo jusqu'à Anvers où celui-ci s'embarqua pour Jersey.

Il alternait séjours à Bruxelles et à Paris, et négociait au mieux le règlement de sa faillite.

Il fonda un quotidien, *“Le mousquetaire”* qui allait paraître jusqu'en 1857. Dans le numéro du 10 décembre 1853, il publia le sonnet de Gérard de Nerval *“El Desdichado”*.

Cette période fut particulièrement productive :

---



**“Le pasteur d'Ashbourne”**  
(1853)

---

---

**“Isaac Laquedem”**  
(1853)

Roman

Isaac Laquedem est le Juif errant, cet homme mythique qui aurait été condamné à l'immortalité pour avoir refusé de prêter main forte au Christ durant son chemin de croix. On suit son voyage fantastique dans l'Histoire : on assiste à la naissance de Jérusalem, on visite la mythologie grecque, on observe la vie de Jésus. Isaac ressuscite Cléopâtre au moment où s'achève le roman.

Commentaire

Le juif errant ne pouvait laisser indifférent une plume aussi féconde que celle d'Alexandre Dumas. Mais cet ambitieux roman est resté inachevé, nous laissant sur notre faim même si l'ensemble déconcerte un tantinet. Il a été rarement réédité depuis.

---

---

**“Les drames de la mer”**  
(1853)

Recueil de nouvelles

---

---

**“Le capitaine Marion”**  
(1852)

Nouvelle

Commentaire

À la suite de Voltaire (“*Les oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman*”) Dumas y donna une image peu flatteuse des Maoris.

---

---

**“Ingénue”**  
(1853)

---

---

**“La jeunesse de Pierrot”**  
(1854)

---

---

**“Une vie d'artiste”**  
(1854)

---

---

**“Catherine Blum”**  
(1854)

Roman

En mai 1829, dans la forêt de Villers-Cotterêts, Guillaume Watrin, chef des gardes-chasse du duc d'Orléans, a de son épouse, Marianne, un fils, Bernard, garde-chasse lui aussi. Ils ont également élevé Catherine, fille de Rose Watrin, la soeur de Guillaume, et d'un prisonnier allemand blessé, Frédéric Blum, qui fut recueilli par la famille en 1808. Catherine et Bernard s'aiment, d'abord comme frère et soeur, puis comme des amants. Mais Mathieu, enfant abandonné et recueilli par le couple Watrin, est féroce ment envieux, et cherche à faire échouer le projet de mariage de Catherine et Bernard. Mathieu parvient à rendre Bernard follement jaloux de Louis Chollet, un jeune et riche Parisien qui s'est promis de séduire Catherine. Mathieu, qui a un fond méchant, a su se faire passer pour idiot depuis son enfance, neutralisant ainsi toute défiance. Il organise alors un piège machiavélique pour inciter Bernard à tuer Louis ; mais Bernard, profondément honnête, renonce in extremis au meurtre. C'est Mathieu lui-même qui tire alors sur Louis avec le fusil de Bernard, pour faire accuser le jeune homme. Il espère ainsi se débarrasser du même coup de ses deux rivaux. François, fin pisteur à la chasse et ami de Bernard, parvient par une habile suite de déductions à prouver l'innocence de Bernard et à démasquer Mathieu, dénoncé par sa cupidité même. On apprend en même temps que Louis n'est que légèrement blessé. Catherine et Bernard vont pouvoir s'aimer et se marier. Mathieu est condamné au bagne de Toulon, et meurt quelque temps après lors d'une tentative d'évasion.

Commentaire

Le roman serait inspiré des “*Forestiers*” d'Iffland, qui figure parmi les textes que Dumas fit traduire à cette époque par Max de Goritz. Il en a tiré par la suite un drame en cinq actes intitulé “*Les gardes forestiers*”, joué à Marseille en 1858 puis à Paris en 1865.

Or le roman a déjà un aspect très théâtral : l'action se noue pour l'essentiel dans la maison du garde forestier. Seule une scène importante, où les passions se déchaînent, se déroule à l'extérieur, sur la place du village.

Dans cette intrigue sentimentale, les cousins germains, élevés en frère et soeur, se vouent un amour premier et insouciant, jaloué par des malveillants dont il finira par triompher. Cela ressemble au début du “*Comte de MonteCristo*”, publié dix ans plus tôt, où la confiance trop naïve des amants, Edmond et Mercédès, d'Edmond surtout, est démentie par l'envie et la méchanceté des autres. Ici, le dénouement est bien plus simple, rapide et heureux.

Dumas montra qu'il était parfaitement capable d'écrire un récit contemporain. Il s'y impliqua intimement, décrivant d'abord avec émotion les lieux de son enfance, les alentours de Villers-Cotterêts, la vie à la campagne dans les années 1830. Le riche marchand de bois, le curé, les gardes-chasse, la fête au village : ces portraits et scènes de genre sont des instantanés qui en disent beaucoup sur la France de l'époque. Mais on est du côté de la légèreté des romans champêtres de George Sand plus que de la sociologie systématique de Balzac. Le premier chapitre, où il s'adresse à sa fille, est de la meilleure veine. Il rappela des anecdotes de chasse qu'il venait de raconter dans ses “*Mémoires*”.

Comme il y a tentative de meurtre, enquête faite par un garde-chasse, interprétation d'indices qui n'a rien à envier à celles de Sherlock Holmes et un suspense final plutôt efficace, le roman a, auprès des dumassiens, la réputation d'être le premier roman policier français, ce qui est exagéré.

Dominique Fernandez a réédité ce court roman, passé longtemps inaperçu.

---

**“Saphir”**  
(1854)

---

**“*Vie et aventures de la princesse de Monaco*”**  
(1854)

---

**“*La maison de Savoie depuis 1555 jusqu'à 1850*”**  
(1855-1857)

Chronique historique de 513 pages

Commentaire

Dumas, étant à court d'argent, s'éloigna du roman et revint à la chronique historique, ici plutôt romancée, genre dans lequel, vingt ans auparavant, avec *“Isabeau de Bavière”*, il avait fait ses premières armes. Sans être négligeable, ce n'est donc pas du Dumas de la meilleure eau : dans certains passages, la chronique est encore trop brute, mal travaillée ; dans d'autres, le romancier-metteur en scène s'est mis au travail, et ainsi l'histoire de Léone / Léona est de la meilleure veine. Le livre fut publié par un éditeur de Turin. Les deux premières parties ont été ensuite publiées séparément par Dumas sous le titre **“*Le page du duc de Savoie*”** (1855) et constamment republiées au XXe siècle. La troisième partie, que Dumas a intitulée ensuite **“*La dame de volupté*”** (1857), est plus rare, mais se trouve dans les oeuvres dites « complètes ». La quatrième partie fut annoncée sous le titre *“Victor-Amédée III”*.

---

**“*Les Mohicans de Paris*”**  
(1854-1859)

Roman de 2800 pages

À la tête de la Charbonnerie, le carbonari Salvator de Valgeneuse, de son état commissionnaire des Halles, et ses compagnons (Jean Robert le poète, Ludovic le médecin, Pétrus le peintre et Justin le musicien), qui se sont rencontrés lors du Mardi Gras de 1827, mènent la vie dure aux sbires du roi Charles X, et en particulier au redoutable M. Jackal, le chef de la police, préparent la révolution de 1830, puis s'opposent à la Monarchie de Juillet. La piétaille de leurs troupes sont les « *Mohicans de Paris* », déshérités de la fortune qui tentent de conquérir liberté, gloire, bonheur dans les marges d'une ville tout entière vouée à l'ambition du pouvoir et de l'argent.

Commentaire

Ce roman, un des plus grands de Dumas, est pourtant resté méconnu à cause de son titre : on y vit le fruit d'un mariage improbable entre *“Le dernier des Mohicans”* et *“Les mystères de Paris”*, et on pensa que c'était le fruit du travail d'un tâcheron tirant à la ligne en quête de ses succès passés. Certes, il a pensé au western de Fenimore Cooper publié en 1826, traduit en France vers 1830, et qui inspira Eugène Sue aussi bien que le Balzac de *“Splendeurs et misères des courtisanes”*. La comparaison implicite entre les venelles du vieux Paris et les forêts du Nouveau Monde est une des origines du projet, et le titre est plus évocateur que *“Les nuits de Paris”*, initialement prévu. Certes, Dumas avait lu *“Les mystères de Paris”* (dont le héros, le prince Rodolphe, ressemble quelque peu à Salvator) et s'était dit qu'il pouvait égaler « *ce livre curieux d'Eugène Sue* » auquel il fit allusion lorsqu'il annonça, dans son journal, “Le mousquetaire”, son roman à lui. Une autre raison de la désaffection dont le livre a souffert est sa longueur ; avec ses 2 800 pages où il faut se plonger, s'ébrouer, se vautrer, c'est en effet est le roman le plus long de Dumas : deux fois *“La San Felice”* ou *“Le comte de Monte-Cristo”*, une fois et demie *“Le vicomte de Bragelonne”*, presque aussi long à lui seul que la tétralogie des *“Mémoires d'un médecin”*.

Pourtant, *“Les Mohicans de Paris”* sont un roman sans modèle, un roman novateur, une fresque sidérante par son invention et par le modernisme de sa construction. Il se présente comme une tentative de roman unanimiste avant l'heure, roman ouvert et décentré voulant rendre compte du mouvement de la société. Entre le chapitre 1, « *Dans lequel l'auteur lève le rideau sur le théâtre où va se jouer son drame* », qui prend place le soir du mardi gras de 1827, et le chapitre 79, « *L'homme au faux nez* », six cents pages plus loin, le temps n'a pas avancé (on est à l'aube du lendemain du mardi gras), ne s'est déroulé qu'un long prologue qui est une succession de flash-back, de « romans préparatoires », dans lesquels Dumas laissa couler les sept différents fleuves qui allaient aboutir à l'intrigue proprement dite qui, ensuite, se déroule, touffue, rigoureuse, rapide, roulant tout un monde avec elle.

C'est un roman social, la formidable description d'un monde en train de sombrer, l'exploration hardie de l'envers de la société française après la chute de l'Empire, qui fait aller du plus haut au plus bas de l'échelle sociale, le lien étant assuré par les histoires d'amitié ou d'amour entre personnes de milieux différents, et surtout par l'omniprésent commissionnaire de la rue aux Fers. C'est *“La comédie humaine”* en un seul livre, une peinture de toutes les classes de la société française à l'aube des bouleversements qui, à travers la révolution de 1830 et la monarchie de Juillet, allaient conduire à la France moderne : celle du second Empire, celle de l'écriture du roman. Dumas se plaça sous le signe de la nostalgie, et la description, qui ouvre le roman, d'une nuit de carnaval vue par quatre amis depuis le dernier étage d'un coupe-gorge des Halles comme il n'y en avait plus en 1853 est magnifique. Lorsqu'il écrivit le roman, le Paris haussmannien se profilait, et le Paris d'autrefois, le Paris romantique, le véritable héros du livre, avait disparu.

Cette histoire souterraine des carbonari et des opposants au régime des Bourbons est aussi un roman politique. *“Les Mohicans de Paris”* peuvent être lus, bien avant les *“Rocamboles”* de Ponson du Terrail, ou *“Les habits noirs”* de Féval, comme le premier d'une longue série de romans sur les sociétés secrètes, sur les forces occultes qui gouvernent un monde où tout est masque. Salvator n'est pas le seul personnage à avoir une identité et une hérédité secrètes qu'on découvre progressivement. Les liens familiaux sont d'autant plus difficiles à définir que les interdits sexuels sont transgressés : inceste, adultère... Plus généralement, toutes les apparences sont fausses : le philanthrope est un assassin, l'assassin est un héros. Le roman se déroule de 1827 à 1830, mais Dumas ne le continue pas jusqu'à l'époque où il écrit : nous ne saurons pas comment Salvator et ses amis auraient réagi au coup d'État de Louis Bonaparte en 1851. Toutefois, en écrivant, sous le Second Empire, un roman dont le héros est un conspirateur républicain, l'auteur affirma sa foi dans la République.

C'est encore un roman policier : le diabolique inspecteur Jackal, création inoubliable inspirée par le personnage de Vidocq, qui n'a pas tort de répéter en toute affaire « Cherchez la femme ! », est le premier détective du roman français, avant le héros de *“L'affaire Lerouge”*, de Gaboriau, généralement considéré comme un roman fondateur. Il y a des enfants enlevés, des enterrements nocturnes au fond des bois, des nobles incestueux, des bohémienues qui n'en sont pas, des suicides romantiques, des vengeances obstinées, des bourgeois philanthropes au lourd secret. Il y a la génération qui avait vingt ans en 1830, et Dumas a mis beaucoup de lui-même dans le trio d'amis (le peintre, le médecin et le poète) qui fête le mardi gras au début du livre. Il y a enfin, dominant cet univers grouillant, en tirant les ficelles, Salvator, le commissionnaire des Halles, le surhomme à l'aura christique, au passé enfoui, aussi désincarné, mais moins pervers, que Monte-Cristo. Les identités multiples et changeantes des personnages rattachent le roman au conte de fées. On reconnaît l'ogre, la sorcière, la princesse... Mais les références invoquées par l'auteur lui-même sont plutôt littéraires : le roman abonde en types shakespeariens. Plus simplement, il s'inscrit dans l'univers de Dumas : Salvator cherche vengeance comme Monte-Cristo, tout en préparant secrètement la Révolution comme Joseph Balsamo, et il a ses mousquetaires en la personne de Jean Robert, Pétrus, Ludovic et Justin.

C'est aussi l'un des romans de Dumas les plus personnels, presque un roman intime, une pavane pour une jeunesse défunte, car il y revint au temps de sa jeunesse. L'attaque du livre a une grâce mélancolique, personnelle et culottée : « *Si le lecteur veut risquer avec moi un pèlerinage vers les jours de ma jeunesse et remonter la moitié du cours de ma vie, c'est-à-dire juste un quart de siècle, nous ferons halte ensemble au commencement de l'an de grâce 1827* ».

Il a mis cinq ans à le mener à bien (1854-1859), tout en voyageant et en écrivant d'autres livres. Ses contempteurs eurent beau jeu de donner *'Les Mohicans de Paris'* comme exemple de roman sans nécessité, auquel l'auteur lui-même croyait si peu qu'il ne parvenait pas à y mettre le point final. Il date d'une période de sa vie où, après le feu d'artifice de 1844-1853, il semblait avoir été abandonné par sa bonne fée et, épuisé, avoir peiné pour remplir le journal qu'il avait fondé et rassurer ses créanciers. Le roman a donné lieu en 1973 à un feuilleton télévisé en 26 épisodes de 13 minutes, *'Les Mohicans de Paris'*, réalisé par André Cerf avec Robert Etcheverry et diffusé à partir du 25 septembre 1973 sur la première chaîne de l'ORTF. Il y a eu en 1975 une suite à ce feuilleton, *'Salvator et les Mohicans de Paris'*, dont le scénario ne devait rien à Dumas mais où l'on retrouvait le héros sous le règne de Louis-Philippe.

---

---

***'Souvenirs de 1830 à 1842'***  
(1854)

---

---

***'La jeunesse de Louis XIV'***  
(1854)

Pièce de théâtre

Commentaire

Elle fut jouée au "Vaudeville" de Bruxelles.

---

---

En octobre 1854, Dumas quitta Bruxelles et se réinstalla rue d'Amsterdam à Paris où il allait rester jusqu'en 1861. Il échangea une correspondance avec Victor Hugo qui était toujours en exil. S'estimant lésé par le journal "Le siècle", il soumit le différend aux tribunaux. À la mort de son ami, Gérard de Nerval, le 26 janvier 1855, il organisa une souscription pour lui élever un monument.

---

---

***'La dernière année de Marie Dorval'***  
(1855)

---

---

***'El Salteador'***  
(1855)

---

---

***'Marie Giovanni, journal d'une Parisienne'***  
(1855)

---

---

***'Les grands hommes en robe de chambre, César, Henri IV, Richelieu'***  
(1855-1856)

---

---

***'Madame du Deffand'***  
(1856)

---

---

**‘Les compagnons de Jéhu’**  
(1856)

Roman de 660 pages

A la fin de 1799, Bonaparte rentre d'Égypte accompagné de Roland de Montrevel, son aide de camp et ami. En Avignon, ils apprennent les exploits des Compagnons de Jéhu, bande armée de jeunes nobles intrépides voués à la monarchie, qui arrêtent les diligences et détournent ainsi les fonds du gouvernement pour financer l'insurrection royaliste en Vendée et en Bretagne.

La république est mise à mal, de l'extérieur par de puissants royaumes, notamment l'Angleterre et l'Autriche, d'où opèrent les royalistes français émigrés, et de l'intérieur par les tenants de Louis XVIII, dont les Chouans à l'ouest et les Compagnons de Jéhu à l'est. Le Directoire s'essouffle, Bonaparte va saisir l'occasion pour prendre le pouvoir lors du coup d'État du 18 brumaire (9 novembre), aidé notamment de Talleyrand.

Roland, officier invincible, cherche une mort décente en toute occasion : bataille, duel. Il fait face, dès son retour d'Égypte, aux mystères de cette société secrète des Compagnons de Jéhu : non seulement ils opèrent dans la région même où demeurent les Montrevel, mais leur chef, «Morgan», nom de guerre du baron Charles de Sainte-Hermine, est en secret l'amant d'Amélie, sœur de Roland. Ils sauvegardent la vie de Roland, ce qui ne cesse de l'intriguer.

Bonaparte envoie Roland en mission en Vendée et en Bretagne où il rencontre Georges Cadoudal, le chef des Chouans. Roland rentre à Paris impressionné par ces redoutables guerriers. Bonaparte, soucieux de rétablir la paix à l'intérieur pour reprendre l'offensive à l'extérieur, confie à Roland et au ministre Fouché la capture des compagnies de Jéhu.

Il envoie parallèlement sir John Tanlay, ami de Roland et prétendant d'Amélie, en ambassade en Angleterre. Le roi Georges fait de la restauration de Louis XVIII en France la condition préalable à toute paix, ce que Bonaparte ne saurait accepter.

Pendant qu'il déménage du Luxembourg aux Tuileries et prépare ses plans de campagne, Roland traque les Compagnons de Jéhu près de Bourg en Bresse. Il capture ainsi les trois survivants d'une fusillade sanglante, auxquels Morgan se joint par loyauté envers ses amis. Cette arrestation arrive au moment où Louis XVIII demande à la réaction de cesser toute lutte armée, et Morgan s'apprête à émigrer avec Amélie. Les quatre accusés sont condamnés à mort et se suicident au dernier moment pour échapper au déshonneur de la guillotine.

Pendant ces péripéties, Bonaparte a reconstitué secrètement une nouvelle armée d'Italie, et remporte in extremis la bataille de Marengo où Roland trouve la mort héroïque qu'il cherchait, non sans avoir revu sa sœur mourante, qui lui a confessé sa liaison avec Morgan.

Commentaire

Ce grand roman de Dumas couvre une période historique de neuf mois à peine, mais c'est une période décisive dans l'Histoire de la France. Chronologiquement, il s'intercale entre '*Les Blancs et les Bleus*' et '*Le chevalier de Sainte-Hermine*', mais il fut écrit dix et douze ans avant ceux-ci.

Dans une «*note au lecteur*» qui clôt certaines éditions, Dumas prit la peine de décrire, avec beaucoup d'humour, la conception de cette œuvre : son ami Charles Nodier en fut la source d'inspiration, mais c'est son fils, Alexandre, qui l'a poussé à en faire un roman. Alors que son père peinait à écrire '*René d'Argonne*', il lui suggéra de faire diversion en écrivant '*Les Compagnons de Jéhu*', et lui fit le portrait des deux personnages principaux, Roland, l'officier intrépide qui veut toujours mourir, atteint d'une mystérieuse mélancolie, et John Tanlay, le gentleman anglais.

Bien que son père ait eu à souffrir de Bonaparte, Alexandre Dumas, sans rancune, montra dans le roman l'admiration qu'il avait pour lui, comme son estime pour les royalistes lorsqu'ils sont braves.

Les amateurs d'intrigues politiques, de héros courageux et loyaux, de tragiques histoires d'amours impossibles, de récits passionnés de batailles et de chasse, ne seront pas déçus par la lecture des Compagnons de Jéhu.

**“L'homme aux contes”**  
(1857)

---

---

**“Charles Le Téméraire”**  
(1857)

---

---

**“Le meneur de loups”**  
(1857)

Roman

Une fois par an, le diable se réincarne sur terre sous la forme d'un loup noir. Durant ce jour fatidique, son enveloppe mortelle le rend vulnérable. C'est pourquoi, en cette année 1780, lorsque le diable se trouve pourchassé par la meute du seigneur Jean, dans les environs d'Haramont, il va chercher refuge dans la cabane d'un pauvre sabotier nommé Thibault.

La première surprise passée, Thibault décide d'accepter un pacte avec le diable. À chaque fois qu'il souhaitera du mal à quelqu'un, son vœu sera exaucé et le diable s'appropriera un cheveu de Thibault. Ce n'est pas que le sabotier soit un mauvais homme. Mais il est pauvre, le seigneur n'a guère d'égards pour lui, et il est, de plus, de nature envieuse. C'est ce mauvais penchant qui l'entraîne à faire le mal autour de lui. Semant l'effroi, craint par les hommes, il n'a plus d'autre compagnie que celle des loups avec qui il parcourt la forêt.

Quand, enfin, son dernier vœu provoque la mort de la seule femme qu'il ait aimée, le sabotier ne peut plus que se repentir et espérer être pardonné.

Commentaire

Dans ce roman, qui fait partie des quelques récits fantastiques de Dumas, il s'y souvient avec nostalgie du temps heureux où, gamin, il parcourait, en compagnie du garde-chasse de son père, Mocquet, les forêts de Villers-Cotterêts.

Qu'il s'agisse de l'atmosphère, du déroulement de l'intrigue ou des situations dramatiques, le roman est parfaitement réussi.

La fin permet une réflexion, modeste il est vrai, sur la religion.

---

---

En 1857, Dumas rendit visite à Victor Hugo, en exil à Guernesey.

Il fit des voyages en Angleterre et en Allemagne.

La parution du dernier numéro du quotidien “Le mousquetaire” fut suivie du lancement de l'hebdomadaire “Le Monte-Cristo” qui allait paraître jusqu'en 1860, « *publié et rédigé par M. Alexandre Dumas seul* ».

---

---

**“Les louves de Machecoul”**  
(1858)

---

---

**“Le chasseur de sauvagines”**

(1858)

Roman

Commentaire

Dumas qui, parfois, se contentait de modifier très légèrement le texte que lui fournissait un collaborateur, aurait dit à propos du “Chasseur de sauvagines” n'y avoir mis « *que le point sur le i* »).

---

---

**“Jane”**

(1859)

---

---

**“Mémoires d'un policeman”**

(1859)

---

---

**“Histoire d'un cabanon et d'un chalet”**

(1859)

---

---

**“Jacquot sans oreille”**

(1860)

Roman

Un boyard, qui se complaît dans le faste, exerce sa cruauté sur un de ses moujiks.

Commentaire

Dumas ramena cette histoire de Russie. Elle est réussie, mais un peu rapide : c'est une esquisse plus qu'un roman. Le meilleur, c'est le prologue, Dumas voyageur se mettant en scène et s'adressant à son lecteur.

---

---

Contrairement à ce qu'on veut parfois faire croire, Dumas ne s'est pas intéressé seulement à l'Histoire de France, même si ses plus grandes réussites en sont inspirées. Il confia : « *Quand je suis bien las, bien fatigué, bien abruti, je trouve un prétexte pour aller à Rome, et j'y vais. Je vais voir la via Appia ; je vais regarder couler le Tibre ; je vais m'asseoir sous une arcade du Colisée, et je me dis à part moi : “Il faut pourtant que je fasse une histoire de Rome”.* » Ce désir profond, illustré de-ci de-là, surtout au théâtre, mais jamais complètement mené à bien, il profita de la tumultueuse année 1860 pour lui donner chair à travers :

---

---

**“Mémoires d'Horace écrits par lui-même”**

(1860)

Roman

Quintus Horatius Flaccus vécut de l'an 65 à l'an 8 avant notre ère. Dumas raconte à la première personne la formation reçue par ce fils d'affranchi qui fut témoin des guerres civiles au cours



desquelles la République s'effondra pour donner naissance à l'empire des Césars dont le premier fut Octave, renommé César Auguste. Après nous avoir rappelé comment, à l'époque, le maître utilisait la fêrule autant que les « tabulae » pour former les élèves, Dumas-Horace nous présente les grands courants philosophiques qui influençaient politiciens, militaires et poètes dans la grande cité antique et pourquoi lui, Horace, choisit de devenir disciple d'Épicure. Rapidement, la pseudo-autobiographie cède le pas à la présentation des grands acteurs de cette société décadente : César, Cicéron, Crassus, Marcellus, Pompée, Antoine, Cléopâtre, Octave, Brutus, Catilina, Claudius, Caton, Mécène, Virgile. Dumas ne raconte pas toute la vie des personnages illustres qu'Horace a connus, mais certains hauts faits d'armes ou événements qui ont façonné la personnalité des protagonistes de cette grande tragédie. On n'apprend rien ainsi du triomphe de César sur Vercingétorix dont le nom n'est même pas mentionné. Ni de ses amours avec Cléopâtre, si ce n'est le fait que le fruit de leur idylle, Césarion, fut exécuté sur ordre d'Octave. Il ne nous épargne aucun détail des assassinats, suicides et innombrables violences qui meublaient le quotidien de la ville souveraine comme celui des terres conquises. La cruauté est dépeinte avec forces détails dans la description des jeux offerts par Pompée pour souligner son triomphe et accroître sa popularité : éléphants, rhinocéros, lions, cervidés, chiens de chasse et gladiateurs qui fournissaient au peuple assoiffé de sang des morts courageuses et d'une violence sauvage. Dumas-Horace explique aussi comment les conquérants exigeaient des conquis quantités de fauves et de bêtes en guise de tributs. Cette ménagerie peu commode était destinée à préparer leurs triomphes. Sa plume devient des plus grandioses pour mettre en scène la mort horrible de Pompée, décapité par des mercenaires devant sa femme bien-aimée. Citant souvent Horace à travers divers procédés littéraires, Dumas nous explique également l'importance qu'accordaient les chefs romains aux présages et aux oracles. Ce sont eux qui découragèrent Pompée et Antoine et précipitèrent leur chute. Après le triomphe d'Octave sur Antoine et Cléopâtre qui sonne le glas des guerres civiles, Horace revient sur sa vie et complète ses Mémoires par sa rencontre avec Mécène qui lui offrit une maison de campagne. La narration se termine en évoquant vaguement la possibilité de nouveaux Mémoires portant sur ses souvenirs de la vie d'Octave devenu empereur, mais Dumas-Horace ne les écrivit pas.

### Commentaire

Bien que sa construction soit quelque peu brouillonne, il s'agit d'un fort beau texte de Dumas où il nous fait partager sa grande affection pour la Rome antique, et où son style unique se reconnaît à toutes les pages. Il donna une narration vivante de la vie quotidienne aux jours les plus glorieux de la République romaine, célébrée dans les oeuvres du poète Horace auquel on doit l'immortel aphorisme « *Carpe diem, quam minimum credula postero.* » (« *Cueille le jour, sans te fier le moins du monde au lendemain* »). La Rome empoussiérée et amidonnée des manuels scolaires a, sous sa plume, repris les couleurs de la vie. Ces Mémoires apocryphes furent surtout prétexte à peindre, au couteau, un tableau rouge et noir de ces années de deuil et de feu qui virent la République s'abîmer dans l'Empire. Dumas fit comme si Horace écrivait pour être lu plusieurs siècles après sa mort, au XIXe, ce qui l'autorisa à quelques paragraphes didactiques conçus pour ses lecteurs. Le flux torrentiel de son inspiration et les délais de production l'obligèrent cependant à écrire vite, ce qui l'amena à commettre quelques anachronismes qui font sourire. Ainsi lit-on que des hommes de César lui apportent des papiers au Sénat... Ailleurs, cependant, Dumas, ayant fait des recherches assez approfondies, décrivit avec minutie les vins de l'époque, leurs différentes élaborations et propriétés homéopathiques.

Le roman parut en feuilleton dans « *Le siècle* » du 16 février au 19 juillet et on en trouve un écho dans le « *Journal* » du peintre Delacroix qui y écrivit le 6 août 1860 : « Dumas m'a plu aussi avec ses « *Mémoires d'Horace* » insérées dans « *Le Siècle* ». C'est une idée heureuse et le peu que j'en ai lu m'a paru finement et ingénieusement arrangé ». Ce jugement a son importance : si Dumas vouait une admiration sans borne au peintre, l'inverse était plus nuancé.

On s'explique mal que « *Mémoires d'Horace écrits par lui-même* » n'ait jamais paru en volume du vivant de l'auteur qui ne mourut pourtant que dix ans après la publication en feuilleton. Négligence de son

éditeur, Michel Lévy, ou de son secrétaire, Noël Parfait, on ne sait trop quoi supposer. Le livre a finalement été édité en 2006 par Claude Aziza.

---

**“La maison de glace”**  
(1860)

---

**“La route de Varennes”**  
(1860)

Roman

Dumas reconstitue minutieusement le plan élaboré par Louis XVI et ses amis pour gagner l'étranger. Il suit pas à pas la route empruntée le 21 juin 1791. Grand reporter avant l'heure, il interrogea les témoins oculaires et raconta étape par étape les péripéties de l'échappée royale.

Commentaire

La Révolution française et ses lendemains ont été le terreau qui a permis le mieux à Dumas de cultiver son inspiration. Dans ce roman, il donna une leçon d'Histoire à Thiers et Michelet, qui travaillaient à partir d'archives, en se rendant sur les lieux mêmes de l'arrestation de Louis XVI en fuite. Des procès en diffamation lui ont donné raison.

Il y déclara : « *L'échafaud sur lequel Louis XVI eut la tête tranchée avait cinq marches : la première, la prise de la Bastille ; la seconde, les 5 et 6 octobre ; la troisième, l'arrestation à Varennes.* » Pour lui, « *la fuite à Varennes* » du roi et de sa famille fut « *le fait le plus considérable de la Révolution française, et même de l'histoire de France* ». Les historiens n'en donnent pas tous la même version. Passionnant comme une enquête, ce récit méconnu parut en feuilleton en 1858.

---

En 1858, Auguste Maquet, qui avait été entraîné dans le désastre financier de Dumas, l'attaqua en justice pour comptes en retard et pour récupérer ses droits d'auteur sur les œuvres qu'il avait écrites en collaboration avec lui. Lors des audiences des 20 et 21 janvier, il fut considéré comme un simple créancier, et moyennant la somme de 145 200 F payables en onze ans, il perdit le fruit d'un travail inouï en renonçant à mettre son nom à côté de celui d'Alexandre Dumas sur tous les livres qu'ils avaient écrits ensemble.

Sur l'invitation d'un comte russe, Dumas partit en voyage en Russie, se rendit à Saint-Pétersbourg, Moscou, s'embarqua à Kaliazine et descendit la Volga jusqu'à la mer Caspienne et le Caucase, sur près de trois mille kilomètres, pendant un mois. Il trouva le paysage un peu monotone et le temps un peu long. Mais tous les frissons d'une aventure qu'il savait au besoin susciter l'attendaient au cours de ce périple : le monastère de Saint Ipatiev à Kostroma, les kremlins de Kazan, Nijni-Novgorod et Astrakhan, en bout de course, la cathédrale de l'Annonciation à Kazan, les hâleurs tchouvaches, les tribus kirghizes contenues dans la steppe par les patrouilles cosaques, tout le folklore épique entourant le pays des Tatars. Il en réunit les récits feuilletonesques dans :

---

**“Voyage en Russie : De Paris à Astrakan, le Caucase”**  
(1859)

Commentaire

Aujourd'hui encore, c'est le meilleur des guides.

---

En mars 1859, Dumas rentra en France.

En 1860, accompagné de sa toute jeune maîtresse qui avait près de quarante ans de moins que lui, Émilie Cordier (dite « l'Amiral »), il s'embarqua sur son yacht, l'"Emma", pour une croisière en Méditerranée. Émilie le quitta pour aller accoucher, à Paris, de Micaëlla, l'enfant de la vieillesse, qu'elle ne voulut pas qu'il reconnaisse. Mais il écrivait à cet enfant : « *Mon cher bébé* », lui promettait « *des poupées et des joujoux* ». Elle allait mourir seule, pauvre et inconnue dans un village de l'Eure, en 1936.

La même année, il partit pour l'Italie avec Émilie Cordier, se rendit à Naples pour y rejoindre Giuseppe Garibaldi et lui offrir son aide. Il se fit le biographe du « *héros des deux mondes* ». Il se rendit, sur son yacht, à Marseille, afin d'acheter des carabines pour en fournir « les Mille » de l'expédition sicilienne à laquelle il participa. Après la prise de Palerme, il fut installé au palais royal par Garibaldi qui le remercia en le nommant directeur des beaux-arts à Naples. Il s'occupa notamment des fouilles de Pompéi, une sinécure qui lui permit de loger dans le fastueux palais de Chiatamone (disparu depuis, une rue adjacente portant aujourd'hui le nom de Via Alessandro Dumas). En tant que personnage historique, il apparaît dans « *Viva l'Italia !* », le film que Roberto Rossellini consacra à l'aventure des Chemises rouges. On gage que rien n'aurait pu lui faire plus plaisir.

Ces années napolitaines (1860-1864), au cours desquelles il ne revint que de façon épisodique en France, Dumas les employa utilement. Outre la fondation et l'animation du quotidien franco-italien "L'Indipendente" (qui allait paraître jusqu'en 1864), il écrivit :

---

---

**“*Mémoires de Garibaldi*”**  
(1860)

---

---

**“*Une aventure d'amour*”**  
(1860)

---

---

**“*Le père Gigogne, conte pour les enfants*”**  
(1860)

---

---

**“*La marquise d'Escoman*”**  
(1860)

---

---

**“*Histoire des Bourbons de Naples*”**  
(1861)

---

---

**“*Les confessions d'une favorite*”**  
(1861)

Biographie en quatre volumes

Dumas laisse la parole à Emma Lyonna, future lady Hamilton, intrigante anglaise à la cour de Naples et maîtresse de Nelson.

## Commentaire

Comme le dit Dominique Fernandez dans sa préface, c'est le *‘Moll Flanders’* français, le seul roman picaresque féminin français. Les trois cents premières pages, consacrées à l'enfance campagnarde d'Emma, à ses manoeuvres pour parvenir dans la société londonienne, sont magistrales. Dans la partie napolitaine, le ton est moins personnel, et Dumas se contente de faire défiler une chronique historique, sans vraiment s'y impliquer. Il y a quelques beaux moments (un jeune noble condamné à mort que son père vient visiter dans son cachot à la lueur des flambeaux), mais l'histoire des Bourbons de Naples, Dumas l'avait mise en scène dans *‘La San Felice’*. Ici, il se contenta de la raconter, un peu platement. Cependant, la première partie sauve tout, et il est passionnant, pour comprendre le mécanisme créateur de Dumas, de lire à la fois *‘Les confessions d’une favorite’* et *‘La San Felice’*.

---

### ***‘Une nuit à Florence sous Alexandre de Médicis’*** (1861)

---

### ***‘Les morts vont vite’*** (1861)

---

### ***‘Bric à brac’*** (1861)

---

### ***‘Les jumeaux’*** (1861)

Drame

Commentaire

Dumas y revenait sur l'«Homme au masque de fer ». Mais le drame est resté inachevé.

---

### ***‘Le volontaire de 92’*** (1862)

Roman

Commentaire

Dumas l'a laissé inachevé et il ne fut publié qu'en 1989 (sous le titre *‘René Besson, un témoin de la Révolution’*).

---

### ***‘Création et rédemption’*** (1863)

Commentaire

C'était un retour à la Révolution.

---

---

**“La fille du marquis”**  
(1863)

---

---

**“Le prince des voleurs”**  
(1863)

---

---

**“Robin Hood le proscrit”**  
(1863)

---

---

**“L’île de feu”**  
(1863)

---

---

**“La princesse Flora”**  
(1863)

---

---

**“La San Felice”**  
(1863)

Roman

En septembre 1798, de retour d’Aboukir où il a vaincu Bonaparte, lord Nelson, accompagné de la flotte britannique, est reçu en triomphateur par la cour de Naples. L’ambassadeur français Garat fait irruption dans cette manifestation d’hostilité anti-française et promet la guerre au royaume de Naples. Trop vite cependant : le soir même, Salvato Palmieri, agent envoyé de Rome par le général Championnet, et qui devait l’informer de la situation des Français et l’inviter à gagner du temps, est attaqué par les sbires de la reine Marie-Caroline de Naples. Laissé pour mort, il est recueilli par Luisa San Felice, jeune Napolitaine qui est l’épouse du chevalier San Felice, vieil homme épris des Lumières qui est bibliothécaire à la cour. Salvato et Luisa s’éprennent l’un de l’autre.

Marie-Caroline convainc le roi Ferdinand de la nécessité d’entrer sans retard en guerre contre les Français qui sont les maîtres de Rome, en faisant valoir l’appui des Anglais que l’irrésistible Lady Hamilton a pu obtenir de Nelson. C’est bientôt chose faite. Les Français sont repoussés, le général Mack s’empare de Rome, Ferdinand y triomphe, mais, contre toute attente, la riposte française est fulgurante : le général Championnet reprend la ville, l’armée napolitaine est déconfite, et le roi rentre piteusement chez lui. C’est la porte ouverte aux soldats de la République, qui marchent sur Naples. La cour fuit vers Palerme, en Sicile.

Un régime républicain s’installe à Naples. La «République parthénopéenne», calquée sur son aînée française, est proclamée. Les «jacobins», élite libérale du royaume, arrivent à vaincre l’ignorance populaire. Saint-Janvier y contribue, dont le «miracle» semestriel (la liquéfaction de son sang) est anticipé par Championnet. L’idylle se poursuit entre Salvato et Luisa, qui devient malgré elle une icône du nouveau régime, en déjouant, pour sauver la vie de son amant, une conspiration bourbonienne fomentée par un de ses anciens prétendants, le jeune banquier Backer.

Mais la liberté nouvelle est fragile. Le cardinal Ruffo, que Ferdinand a nommé lieutenant général et à qui il a donné carte blanche, organise la reconquête de la partie continentale du royaume, à partir de Reggio de Calabre. Il n’hésite pas à recruter parmi les brigands (Fra Diavolo n’en est que le plus sanguinaire) pour former son «Armée de la Sainte-Foi» (les Sanfédistes) qui regagne peu à peu les cités des Pouilles et de Calabre. Après bien des vicissitudes, Naples, que les Français ont évacuée,

semble être perdue. Ruffo promet l'exil aux républicains. La ville tombe après des combats chaotiques. Ferdinand, qui doit pourtant son royaume au cardinal, refuse d'honorer la promesse d'exil. S'ensuit une répression féroce. La San Felice, enceinte de Salvato, en est la dernière victime.

### Commentaire

Le roman fut inspiré à Alexandre Dumas par son séjour à Naples, à la suite de sa participation à l'expédition de Garibaldi. Mais la figure de son père, le général Dumas, bien qu'absente de l'intrigue, fut sans doute au cœur de la composition car il fut mêlé de près aux événements dont il est question : parti d'Égypte en mars 1799, il échoua sur la côte occidentale de la Pouille, que venaient de reprendre les Sanfédistes et fut détenu deux ans.

Qu'il ait été ou non souhaité par lui, le parallélisme entre la révolution qu'il décrivait et celle de Garibaldi à laquelle il venait d'assister est instructif. Ce dernier de ses grands romans historiques fut de son aveu même un « *monument à la gloire du patriotisme napolitain, et à la honte de la tyrannie bourbonienne* ».

Ce monument est fait de matériaux composites. Il s'appuya sur son '***Histoire des Bourbons de Naples***' et ses '***Confessions d'une favorite***', Lady Hamilton étant le pendant négatif de Luisa.

La façon dont il s'approprie le cadre est remarquable : à Naples, il était comme un poisson dans l'eau. Les personnages (Ferdinand, Fra Pacifico...), les situations (le chassé-croisé d'Itri, la crèche du roi Nasone, les kangourous de Caserte...), les dialogues (Nasone - Marie-Caroline, très amusante illustration du fossé culturel entre le Nord et le Sud), etc... sont très supérieurs à la simple couleur locale qu'on trouvait chez ses contemporains. La dérision (et notamment l'auto-dérision), la gaieté, l'humour, la nonchalance, mêlés au sentiment de la précarité de l'existence, voilà des traits éminemment napolitains qu'il sut rendre parfaitement.

Mais la narration des épisodes militaires est parfois fastidieuse. Le personnage de Luisa est quelquefois assez lassant par son éternelle pureté.

C'est cependant un roman qu'on se doit de lire, car, Dumas étant aussi napolitain que Stendhal se voulait milanais, c'est au même titre que "*La chartreuse de Parme*" que "*La San Felice*" est un grand roman italien de la littérature française.

Certaines éditions anciennes divisent l'œuvre en deux parties : '*La San Felice*' et '*Emma Lyonna*'.

La réédition, au mois de décembre 2005, a obtenu un extraordinaire succès public, dont Dumas n'aurait pu rêver en 1864 !

En 2004, le roman a été adapté au cinéma par les frères Paolo et Vittorio Taviani, avec Laetitia Casta, Adriano Gianni et Jean-Yves Berteloot. Ils ont voulu « raconter à travers un sentiment individuel un drame collectif » et se sont délectés dans le portrait cynique du couple princier formé par Ferdinand IV et Marie-Caroline, qui est obsédée par la décapitation de sa sœur Marie-Antoinette. Les souverains incarnent le mal face à l'innocence du couple Luisa-Salvato. La coproduction avec la RAI a permis de financer cette fiction de grande qualité esthétique (décors, costumes... ). Mais ce feuilleton romantique n'émeut pas, peut-être à cause d'un contexte historique lointain et du manque de profondeur psychologique des héros.

---

### ***"La boule de neige"*** (1863)

---

En avril 1864, Dumas rentra à Paris, accompagné d'une nouvelle maîtresse, Fanny Gordosa, une cantatrice «noire comme une prune, mais appétissante. [...] Elle vocalisait du matin au soir. [...] Elle montait la garde : "Ouné femme", disait-elle quand arrivait quelque intruse. "Dité loui que M. Doumas, il est malade."» (André Maurois, dans '*Les trois Dumas*').

Il reçut une requête du bibliothécaire de Cavaillon qui, pour augmenter ses collections, lui demandait quelques ouvrages. Il lui en envoya plusieurs centaines « *en échange d'une rente viagère de douze melons par an* », ce que le conseil municipal accepta.

La même année, l'«Emma» fit naufrage, deux marins étant portés disparus.

---

**“Les voleurs d'or”**  
(1864)

Pièce de théâtre

Prologue : Le docteur Ivans quitte Portsmouth avec ses deux filles, Mélida et Émeraude. Cette dernière s'éloigne sans regret de l'Angleterre, mais sa soeur y laisse à contre coeur un jeune homme dont elle est amoureuse, Williams Nelson.

Acte I : Quelques mois plus tard, dans la région des mines de Ballarate, en Australie, le médecin porte secours à un orpailleur victime d'un de ses compagnons, Max, qui lui a dérobé son or en le laissant pour mort. Or Max, revenu dans la région, perpète le soir même un nouveau forfait

Acte II : Après un long voyage en mer, Williams rejoint enfin sa bien-aimée. Sur ces entrefaites, Fulton, un voisin, blessé lors d'un accident, est soigné à la maison du docteur. Dans son délire, il tient d'étranges propos. Guéri, il se justifie en racontant une histoire décousue. L'arrivée d'un ancien complice venu le faire chanter, Tom Cooper, révèle au public qu'il s'agit bien de Max. Chargé de l'escorte des convois d'or qui vont de Ballarate à Melbourne, Williams est alors doublement menacé : Max, le voleur d'or, a jeté son dévolu sur Émeraude, sa fiancée.

Acte III : Dans la forêt, sur le trajet des convoyeurs, Fulton et Cooper tendent un piège à Williams, qui est blessé, laissé pour mort. Fulton s'empare de l'or en tentant de se débarrasser de son complice.

Acte IV : À Melbourne, Mélida espère contre toute attente un retour de Williams, qu'on croit disparu dans l'embuscade tendue par les voleurs d'or. Fulton, qui s'est imposé comme ami de la famille, apprenant un retour probable du jeune homme, enlève Mélida, pour laquelle il s'est pris d'une folle passion.

Acte V : Au cours d'une scène violente, Cooper délivre Mélida et se rachète en mettant fin aux agissements de Fulton, qu'il abat.

Commentaire

C'est en fait le découpage et la réécriture pour le théâtre d'un roman de Céleste de Chabrilan, comédienne qui avait pris le nom de Céleste Mogador, amie, ancienne maîtresse de Dumas et marraine de sa fille, Micaëlla, écrivaine française aujourd'hui oubliée.

Elle avait eu une vie mouvementée. Enfant battue, Céleste Vénard se retrouva sur le trottoir à seize ans. Son goût pour les planches l'amena au théâtre où elle devint «la Mogador», célébrée jusque dans une chanson de Brassens cent ans plus tard. Son destin de courtisane changea quand elle rencontra le comte de Chabrilan qui l'épousa et l'emmena avec elle en Australie. Elle revint vite en France mais ramena de ce bref séjour aux antipodes le goût d'écrire. Son premier roman, “*Les voleurs d'or*”, entremêlant passion et aventures dans une Australie aux allures de Far West à la fin du XIXe siècle, eut un tel succès que ses amis lui proposèrent d'en tirer un drame. Elle se mit à l'œuvre, mais incapable d'y parvenir, elle fit appel à nul autre qu'Alexandre Dumas (lui-même reconnu pour avoir eu recours à des «nègres»), qui se prêta au jeu en prenant soin d'ajouter au drame des effets bien à lui. Il tira la pièce du désastre et de l'oubli en la repensant avec tout son génie dramatique. Il ne l'a jamais signé, mais Céleste de Chabrilan a reconnu dans ses Mémoires que c'était bel et bien l'oeuvre du maître.

Le roman lui donna l'occasion de concocter un véritable petit western australien haut en couleurs, avec chercheurs d'or, convicts évadés, attaque de diligence, embuscade en forêt, etc... L'action est ponctuée de scènes parfois violentes ; et si, contrairement au roman, Mélida n'y est pas violée par Fulton, on y échange moult coups de feu. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce texte très cinématographique où les dialogues sont savoureux.

Créée en 1864, en même temps que “*Les Mohicans de Paris*”, la pièce appartient au dernier théâtre de Dumas, qui était alors préoccupé d'ultimes adaptations romanesques (“*Joseph Balsamo*” achevé

par son fils) ou shakespeariennes (*"Roméo et Juliette"*) et de drames modernes, post-romantiques. Souvenirs de Shakespeare aidant (la fosse creusée par Cooper à l'acte III qui doit devenir son tombeau), il revint sur des thèmes de prédilection de son théâtre : sens de la culpabilité, impossible rédemption des assassins, corruption de l'or. En même temps, il explora les voies nouvelles du mélodrame de ce temps. La veine populaire héritée des *"Mystères de Paris"* (1842), renouvelée par *"Les Misérables"* de Victor Hugo (1862), dont on retrouve l'influence dans *"Les Mohicans de Paris"*, donnait alors naissance à un mélodrame de moeurs évoluant vers l'esthétique naturaliste.

En 2006, la pièce fut publiée sous le seul nom d'Alexandre Dumas chez Stanké (Québec) par le professeur Réginald Hamel, auteur du monumental *"Dictionnaire Dumas"*.

---

En 1865, Dumas entama une série de conférences en France et à l'étranger.

Victor Hugo lui écrivit : « J'ai embrassé d'un coup d'oeil trente-cinq années de notre vie écoulées sans un trouble dans notre amitié, sans un nuage dans nos coeurs. Je me suis reproché d'avoir été deux ou trois ans sans vous écrire, et sans vous dire combien je vous aime. Et je vous écris sans autre but que de rétablir entre nos deux coeurs ce fil électrique qui ne doit jamais ni se rouiller, ni se détendre. Quant à le briser, il n'y a pas de force humaine qui en soit capable. »

Dumas, qui revenait rarement à Villers-Cotterêts, sinon le temps d'une chasse, d'une ouverture à l'autre, mais qui fut toujours inspiré par les souvenirs qu'il en avait (*"Le meneur de loups"*, la première partie de *"Mes Mémoires"*, le début d'*"Ange Pitou"*, *"Catherine Blum"*), passa quelques jours au moulin de Wallu, chez son ami Jules Darsonville, afin de présider le comice agricole de sa ville natale à laquelle il consacra un court texte, intitulé *"Le pays natal"*. Il constatait qu'à mesure qu'il vieillissait, elle se dépeuplait pour lui : « *Pauvre Villers-Cotterêts ! Tous les gens de mon âge y sont morts. Il a l'air d'une bouche qui a perdu les trois quarts de ses dents.* » Il s'attendrit particulièrement sur le cimetière : « *C'est un charmant cimetière que celui de Villers-Cotterêts : plein d'ombre et de fraîcheur, on dirait une de ces promenades comme les anciens en faisaient aux portes de leurs villes* ». Il ajouta : « *C'est au cimetière, outre mon père et ma mère, que viennent m'attendre peu à peu et l'un après l'autre mes anciens amis. Et tant sont déjà venus au rendez-vous éternel qu'à coup sûr j'ai aujourd'hui plus de connaissances dans le Campo-Santo, où je reviendrai dormir du sommeil sans fin, que dans la ville où j'ai ouvert les yeux à cette vie éphémère.* » L'écrivain, déchu de ses royautés littéraires d'antan, théâtre et roman, et souvent raillé, sembla indiquer ainsi son désir de reposer là auprès de ses parents, bouclant la boucle, le tombeau touchant au berceau par une soumission à l'ordre naturel.

---

### **"Le comte de Moret"**

(1865)

Roman

Commentaire

Le texte n'a vu le jour qu'en 1948.

---

En 1866, Dumas voyagea en Italie.

Il fit paraître le premier numéro d'une nouvelle série du journal "Le mousquetaire".

En 1867, il se laissa photographier, énorme, avec sa dernière maîtresse, Adah Isaacs Menken, qui était en collants, blottie sur ses genoux, ou se penchant sur elle à peine drapée dans ce qu'on imagine être un rideau. Les photos firent scandale, Alexandre fils fut outré, Marie tenta de les faire retirer de la vente. Des caricatures de Dumas à cheval avec Adah (qui était une écuyère et comédienne qui triomphait dans des numéros érotico-équestres) parurent dans les journaux. Tout cela lui ferma les portes de l'Académie française.



---

---

**‘Les Blancs, les Bleus’**  
(1867)

Roman de 740 pages

En 1794 la Terreur est à son paroxysme, l'ennemi menace aux frontières. À Strasbourg, le général Pichegru est auréolé de ses victoires sur les Prussiens ; à Toulon, un jeune colonel du nom de Bonaparte reprend la ville aux Anglais.

À Paris, en 1795, la constitution de l'an III met fin à la Terreur, mais l'insurrection royaliste menace. Dans les provinces, notamment dans les régions de Bourg en Bresse et d'Avignon, des bandits, les «Compagnons de Jéhu», menés par le comte de Saint-Hermine, volent l'argent de la république pour le faire passer aux chouans de Bretagne commandés par Cadoudal.

En mai 1797, le climat politique s'aggrave, provoquant les événements du 13 vendémiaire et du 18 fructidor qui font vaciller la jeune république sans la faire tomber. Ces troubles conduisent à la déportation du général Pichegru qui est soupçonné d'accointances avec les royalistes.

Pendant ce temps, le jeune colonel Bonaparte est devenu général, a épousé Joséphine de Beauharnais et a reçu comme récompense pour sa fidélité et les services rendus le commandement de l'armée d'Italie. Sa campagne d'Italie étant un succès, il s'attaque alors à l'Égypte d'où il doit revenir en 1799 sans avoir atteint ses objectifs et avec l'idée de renverser le gouvernement.

Commentaire

« *Les Blancs* » sont évidemment les royalistes et « *les Bleus* », les républicains. Dans ce prétendu roman, se fait mal l'amalgame entre Histoire et roman, Dumas y poursuivant surtout la rédaction de son « *drame de la France* », y rejetant au second plan le côté romanesque. On assiste avant tout aux atrocités et excès de la Terreur, puis aux premières heures du Directoire et surtout à l'ascension de Napoléon.

Se mêlent quand même à ce récit de faits historiques quelques-unes de ces histoires d'amitiés et de vengeance qui étaient chères à Dumas. Ainsi, l'amitié de Charles Nodier et d'Eugène de Beauharnais qui deviendra le beau-fils de Bonaparte, et celle du comte de Saint-Hermine, de Coster de Saint-Victor et de Cadoudal, tous trois royalistes liés aux Compagnons de Jéhu. Mlle de Fargas veut venger la mort de son frère ordonnée par ces mêmes compagnons et, pour cela, se joint aux chouans de Cadoudal. Mais on est frustré parce que Dumas ne dit pas vraiment ce qu'il advient d'eux. En fait, c'est seulement depuis juin 2005 et la publication du «*Chevalier de Sainte-Hermine*» que cette sensation d'inachevé n'a plus lieu d'être. En effet, bien que «*Les compagnons de Jéhu*» soient la suite directe des «*Blancs et des Bleus*», c'est seulement dans «*Le chevalier de Sainte-Hermine*» qu'on saura ce que deviennent ces personnages.

«*Les Blancs et les Bleus*» est sans conteste le roman le plus historique de la série. Le récit commence de façon rythmée mais, dès la deuxième partie, la façon de raconter se modifie ; il est des pages où Dumas ne se veut qu'historien.

Un drame en cinq actes intitulé «*Les Blancs et les Bleus*» a été représenté pour la première fois en 1869.

---

---

**‘Les hommes de fer’**  
(1867)

---

---

«La situation», un journal anti-prussien, voulant un feuilleton racontant la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, Dumas fit un voyage en Autriche et en Allemagne dont il ramena :

---

---

**“La terreur prussienne, souvenirs dramatiques”**

(1868)

Roman

À Berlin, en 1866, alors que la foule se livre à une manifestation patriotique et anti-française, un jeune Français, Bénédicte Turpin, la provoque en criant « *Vive la France !* ». Menacé d'être lynché, il réussit à s'enfuir et se réfugie dans le royaume de Hanovre. Il s'y lie avec le roi et son fils aîné, et se bat en duel contre plusieurs Prussiens venus de Berlin lui demander satisfaction de sa provocation. Après s'être battu avec lui, il se lie d'une vive amitié avec le major prussien Frédéric de Below qui, avec sa famille, vit dans la ville libre de Francfort. La sœur de Frédéric se fiance à Karl de Freyberg, officier de l'armée autrichienne, qui devient lui aussi un ami de Bénédicte.

Mais la tension politique monte. Le roi de Prusse, Guillaume Ier, et son ministre, Bismarck, ont décidé d'unifier l'Allemagne, de gré ou de force, autour de la Prusse. La guerre éclate entre, d'un côté, la Prusse et, de l'autre, l'Autriche et ses alliés comme le royaume de Hanovre. Après une résistance symbolique, le Hanovre est battu et la Prusse s'impose à l'Allemagne. La ville de Francfort, pourtant neutre et sans armée, est occupée par les troupes prussiennes. Bénédicte sauve la vie de Karl de Freyberg, qui a été grièvement blessé dans la bataille. L'armée prussienne dicte sa loi de la façon la plus brutale aux habitants de Francfort : charges écrasantes, violences en tous genres... Le général Stürm demande à Frédéric de l'aider à rançonner les Francfortois. L'officier refuse, le général le cravache et refuse de se battre avec lui qui, s'estimant déshonoré, se suicide.

C'est le sort que, plutôt que de se rendre aux injonctions des Prussiens, choisit également le bourgmestre de Francfort. Karl ne se remet pas de ses blessures et meurt. Sa fiancée le suit dans la tombe... Bénédicte défie en duel le général Stürm pour venger son ami, Frédéric. Mais le général le fait expulser de Francfort.

Un an plus tard, alors que le général accompagne le roi de Prusse lors d'une visite officielle à Paris, Bénédicte le défie à nouveau et le tue en duel.

Commentaire

Ce roman très politique tient beaucoup du reportage journalistique ou du récit d'histoire immédiate, montrant la montée du nationalisme prussien et les dangers qui en découlent. Cependant, même s'il y a peu d'intrigue romanesque à proprement parler, les différents personnages sont bien campés et attachants. Comme ils sont pris dans la tourmente d'une guerre qu'ils n'attendaient pas, la tonalité est très sombre : à l'exception du jeune Français, ils meurent les uns après les autres, et déferle une impressionnante vague de suicides. Le personnage de Bénédicte Turpin est des plus intéressants. D'abord parce qu'il symbolise une vision idéale du Français (vif, léger, plein d'humour et de finesse) par opposition au Prussien (brutal, épais, borné). Ensuite parce qu'il présente bien des traits de Dumas lui-même : c'est un artiste (peintre, et non pas écrivain), un grand voyageur, passionné de chasse, un grand cuisinier ; on sent que Dumas a mis beaucoup de lui dans ce fringant Français parti dénoncer les horreurs de la Prusse conquérante.

Mais sa mise en garde lucide et prémonitrice contre la volonté hégémonique de la Prusse fut peu lue.

---

---

**“Ascanio ou l'orfèvre du roi”**

(1868)

---

---

**“Lady Hamilton”**

(1868)

---

---

**‘La guerre des femmes’**  
(1868)

---

En 1868, Dumas lança un nouveau journal, "Dartagnan", qui ne parut que quelques mois.

En octobre mourut Catherine Labay, la mère d'Alexandre Dumas fils.

Alors que Dumas était un vieillard obèse, détruit par les excès, à peu près ruiné, à peu près passé de mode, il considéra son oeuvre, ce « *drame de la France* », qu'il avait voulu peindre, de la guerre de Cent Ans ("Le bâtard de Mauléon") à la monarchie de Juillet ("Le comte de Monte-Cristo"), et y constata un trou entre la période du Directoire ("Les compagnons de Jéhu") et la Restauration ("Les louves de Machecoul"). Si ce n'est au début du "Comte de Monte-Cristo", il n'avait pas parlé de l'Empire et, s'il avait montré Bonaparte, il n'avait jamais mis en scène Napoléon. Il voulut combler ce vide avec :

---

**‘Le chevalier de Sainte-Hermine’**  
(1869)

Roman de 1080 pages

À l'époque où Bonaparte devient petit à petit Napoléon, Hector de Sainte-Hermine, fils et frère de nobles royalistes victimes de la Révolution, s'étant sacrifiés pour la restauration des Bourbons, devient à son tour compagnon de Jéhu, une ligue de brigands aristocratiques voués à la monarchie, et conspire contre le Premier consul. Le complot est déjoué et ses auteurs exécutés sauf Sainte-Hermine qui est épargné par le tout-puissant Foucher qui le cache quelque temps dans le château de Vincennes, l'en fait ressortir au bout de trois ans, et lui conseille de se faire corsaire pour gagner plus vite ses galons dans l'armée car il est décidé à servir la France, provisoirement incarnée dans ce Napoléon qu'il admire et déteste à la fois. Il devient ainsi marin avec Surcouf, assiste à la bataille de Trafalgar. Puis, en 1806, il joue un rôle dans la pacification de l'Italie, luttant contre les bandits de grands chemins. Il participe encore à la retraite de Russie et, enfin, suit l'Empereur sur l'île d'Elbe.

Commentaire

L'ambition de Dumas était vaste. Il se documenta, dicta lorsque sa main tremblait trop. Il se lança, seul, dans ce projet immense qui devait clore son oeuvre et évoquer une période qui le touchait : son père, comme Bonaparte, avait été un général de la Révolution, et lui-même, enfant, avait aperçu l'Empereur en route pour Waterloo.

L'ouvrage constitue la dernière pièce d'une trilogie entamée avec "Les Blancs et les Bleus" et poursuivie avec "Les compagnons de Jéhu". Pour la première fois, le proluxe feuilletoniste peignit une grande fresque napoléonienne. Il raconta sur plusieurs centaines de pages le quotidien du dictateur installé aux Tuileries et sa lente transformation en tyran. Il fit une vive narration du complot ourdi par Moreau, Pichegru et Cadoudal et du double jeu de Foucher, toujours attaché à ses intérêts propres, à la fois habile, cynique et surtout, bien renseigné. Il campa aussi avec entrain une Joséphine de plus en plus en disgrâce, mais qui s'intéressait surtout à l'avancement de ses enfants et à ses folles dépenses.

Son imagination fit feu de tout bois. Il cavalcada de digression en digression. La rencontre avec Surcouf donne lieu à des pages magnifiques, et les histoires de bandits calabrais sont dignes de celles qu'il recueillait, trente ans plus tôt, dans ses récits de voyages. Les portraits de Napoléon et de Fouché sont savoureux, et les premiers chapitres, rappel des dernières luttes royalistes sous la houlette de Georges Cadoudal, pleins de grandeur.

Hector de Sainte-Hermine fut conçu dans la veine du surhomme que fut déjà le comte de Monte-Cristo : il en a la force, le détachement, le côté funèbre et fantomatique. Mais il n'est pas poussé par

le désir de vengeance. Miné par un désespoir d'amour et recherchant la mort, c'est sans doute le plus profondément romantique des héros de Dumas.

Ce n'est pas la moindre surprise que nous réserve ce roman étonnant : presque septuagénaire, il inventa un personnage à la mode de l'époque où il avait trente ans, et son livre testamentaire a quelque chose d'incroyablement juvénile. Pour cette oeuvre ultime, il semble avoir donné tout ce qui lui restait de brio. Dans une lettre au directeur du "Moniteur", il exposa son plan homérique.

L'ensemble s'étire quelque peu parfois, mais il témoigne qu'il n'avait pas d'égal pour garder l'intérêt tout en livrant une mine d'informations sur une foule de sujets. Divertir et instruire, voilà qui lui aurait fait une belle devise.

Cette fresque eut d'abord le titre d'"*Hector de Sainte-Hermine*" (on se demande pourquoi il a été rebaptisé "*Le chevalier de Sainte-Hermine*" par l'éditeur) et fut publié en feuilleton du 1er janvier 1869 jusqu'au 30 octobre 1869, dans le quotidien "Le moniteur universel" où il fut laissé en suspens au bout de 118 chapitres alors qu'il était déjà presque aussi volumineux que "*Le comte de Monte-Cristo*" et que Hector, en 1806, luttait en Italie contre les bandits de grand chemin. Car Dumas, emporté par la maladie, ne put l'achever tout à fait. Pour des raisons encore obscures, l'éditeur Michel Lévy ne l'a pas repris en volume. De ce fait, il est resté absent des bibliographies et longtemps inédit. Par un concours de circonstances opportun, l'expert de Dumas, Claude Schopp, en faisant une recherche sur un tout autre sujet, est tombé sur une lettre qui l'a mis sur une piste qu'il a pas à pas remontée ; il a retrouvé le feuilleton et s'est attelé à la tâche de rendre le roman cohérent et de corriger les nombreuses fautes liées à la publication rapide dans la presse. Il proposa aussi quelques feuillets pour essayer de dire aux lecteurs comment, selon lui, le livre devait se terminer. Mais il ne désespère pas de trouver la fin car il est possible qu'elle ait quand même été écrite.

---

En juillet 1869, Dumas partit pour Roscoff avec Marie, sa cuisinière, parcourut la Bretagne trois mois durant, collectant les recettes, dégustant les plats, afin d'écrire :

---

**'*Le grand dictionnaire de cuisine*'**  
(posthume, 1873)

Dictionnaire en cinq volumes, de plus d'un millier de pages

Dumas, qui affirmait : « *S'il est difficile de bien écrire, il est cent fois plus difficile de bien dîner* », alla de A comme « *abaisse* » à Z comme « *zuchetti* ». Sa maîtresse, l'Histoire, qui lui donna de si beaux enfants, lui présenta tantôt Horace, faisant ouvrir un vin de son année de naissance, tantôt l'Arioste et Boccace, dont il prétendit que la verve doit beaucoup aux épices. Aimant et collectionnant les menus, il nous donne celui qui, sous le Directoire, fut écrit de la main du gastronome Barras qui veillait par écrit « *à ce que l'on mît des coussins sous les séants des citoyennes Tallien, Talma et Beauharnais...* » Il nous apprend comment la feuille d'acanthé (peu comestible) fit son entrée dans le décor corinthien. Il nous dispense douze recettes d'anguilles. Il plastronne avec ses ortolans cuits dans le ventre de perdreaux capitonnés de truffes. Il décrit les vingt-trois plats du célèbre « *dîner tout en boeuf* » du maréchal de Richelieu. Il donne sa recette d'huîtres au parmesan. Il raconte qu'il se régala à El Djem, en Tunisie, d'un agneau sous la cendre. Avec ses apprêts avisés, la betterave rouge et l'artichaut furent rétablis dans leur antique et éclectique réputation. On trouva longtemps chez Maxim's la salade Dumas : pommes de terre et truffes.

Commentaire

Cet ouvrage, écrit en collaboration avec le cuisinier Denis Joseph Vuillemot, est, à l'instar de tous les livres de Dumas, monumental. Mais ce monument, dressé à l'art de la table par un des meilleurs convives d'une nation gourmande, fut aussi le dernier vagabondage d'un diable d'homme qui

mangeait comme il écrivait et écrivait comme il vécut. Le livre risque cependant de rester méconnu : ses plats, comme lui, étaient plus grands que le réel et peu adaptés à nos petits estomacs !

Le livre est plein de gaieté, de lumière, de panache. Ce polygraphe affamé et lubrique se révèle un géant de la civilisation française quand elle allait bon train. Ce n'est pas un bâfreur qui nous parle, mais un gourmet qui tenait l'art de la cuisine pour une catégorie, nullement subalterne, de l'art de vivre. Il annonce d'ailleurs d'emblée : « *C'est à l'individu civilisé que ce livre s'adresse.* » Il libère un fleuve de délires rabelaisiens et de délicatesses aristocrates.

Sa cathédrale livresque, où il pillait, compilait et citait Carême ou Brillat-Savarin, se lit comme un roman avec des digressions innombrables. Dans sa préface jubilatoire écrite, en ses derniers mois, à Roscoff, le vieil épicurien divagua et s'attendrit comme un général à la retraite, en se remémorant un demi-siècle de banquets héroïques, de stratégies de casseroles, de fantasias exotiques, sans oublier les soupes d'amandes des médianoches d'après théâtre avec les grandes théâtrales de son temps (Mlle Mars, Mlle Georges).

---

---

**“Le docteur mystérieux”**

**“La fille du marquis”**

(posthume, 1872)

### Roman en deux parties

En juillet 1785, à Argenton, dans le Berri, le docteur Jacques Mérey, médecin passionné par les recherches scientifiques et ésotériques, se refuse aux riches mais soigne les pauvres et les animaux, les guérissant même miraculeusement. Il découvre un jour, dans une misérable cabane, soignée par un bûcheron et sa mère, une petite « chose » complètement désarticulée et muette, une fillette abandonnée de ses parents. Il se donne le défi de transformer ce tas de chair à peine vivant en une « personne ». On lui confie l'enfant et il se met, dès lors, au travail.

Longtemps muette et sans force, l'enfant, qu'il baptise « Éva » en souvenir de la première femme, reçoit, lors d'un orage, une décharge électrique qui déclenche en elle « *le souffle de vie* ». À partir de ce moment, elle se développe rapidement. Quand un jour, par hasard, elle se met à l'orgue et joue avec grâce sans jamais avoir appris, le médecin prédit qu'elle saura tout faire. Il partage avec elle toutes ses connaissances et l'enfant sauvage se transforme en une belle jeune fille qui, éperdument reconnaissante envers le maître qui l'a « *créée* », devient également passionnément amoureuse de lui, comme il l'est d'elle.

Mais, avant de l'épouser, elle veut savoir qui sont ses parents. Le docteur Mérey retourne chez le bûcheron, qui lui révèle la vérité, mais va également aller annoncer au marquis de Chazelay, riche et noble veuf, que sa fille est guérie. Celui-ci vient aussitôt la reprendre au docteur, le chassant de sa vie.

C'est le temps de la Révolution. Les habitants d'Argenton élisent le docteur député ; il accepte d'aller siéger à Paris, pour se consoler de l'absence d'Éva. Le marquis, pour sa part, rejoint les rangs de la noblesse rebelle et combat les révolutionnaires. Le docteur est un ami de Danton, qui l'envoie en mission sur le front. Après avoir assisté à quelques victoires, il revient à Paris où règne la Terreur, où des rivalités féroces déchirent les différentes factions sont nombreuses et féroces, où la guillotine punit les traîtres. Il apprend que le père d'Éva a été exécuté, la laissant héritière. Il se rend à Argenton dans l'espoir de la retrouver, mais elle n'y est plus, ayant dû s'exiler à Vienne. Grâce à de nombreux subterfuges, il parvient à quitter la France pour tenter de rejoindre sa bien-aimée à Vienne. Mais, comble de malchance, elle a quitté la ville quelques jours plus tôt pour rentrer en France.

Trois années de silence se passent. Nous retrouvons Mérey au théâtre, à Paris, en 1796. Par hasard, il aperçoit Éva dans une loge. Ils se rencontrent, mais il la repousse. Désespérée, elle court se jeter dans la Seine. Il se met à sa poursuite, la sauve, mais repousse toujours son amour. Elle offre de devenir sa servante et de lui remettre tous ses biens afin qu'il fonde un hospice dans le château de son père. Comme il accepte, elle vient s'installer dans sa maison à Argenton tandis qu'il règle la

liquidation de ses biens à Paris. C'est là qu'il découvre le journal qu'elle lui a laissé, dans lequel elle raconte sa vie en son absence.

À son retour de Vienne, elle s'était liée avec Desmoulins et Danton, qu'elle vit disparaître. Dans ce Paris bouleversé, elle désespérait de retrouver celui qu'elle aimait et décida d'en finir en provoquant sa propre condamnation. Elle insulta publiquement Robespierre et se retrouva en prison. Bien malgré elle, elle échappa à la guillotine et se lia, en prison, avec Joséphine Tascher et d'autres femmes célèbres. Libérée, elle fit la rencontre du vicomte de Barras dont elle devint la compagne. Son journal se termine sur cette honte d'avoir faibli.

Mérey vient enfin la rejoindre à Argenton et entreprend la transformation du château en hospice. Il fait également construire, en secret, une jolie maison au cœur du bois où vivait Éva. Mais il demeure toujours froid et distant avec elle, et lui apprend même qu'il est fiancé. Éperdue de douleur, elle prend la décision de se faire religieuse hospitalière pour se dévouer aux malades et ne plus vivre auprès de lui. Mais, alors qu'il la conduit à la chapelle où elle pense prendre le voile, elle y trouve un époux : il avait voulu mesurer la force de son amour.

### Commentaire

Ce roman est à la fois une belle histoire d'amour avec coups de cœur, soupirs, poursuites, revirements, et une évocation de la Révolution française où Dumas montra toute sa conviction, nous fit découvrir l'intimité de Danton dont l'image est plus humaine, mais aussi Marat et sa meurtrière, Joséphine qui paraît plus sympathique. L'histoire du « *docteur mystérieux* » et de son « sauvetage » d'Éva, n'est pas sans l'apparenter à l'illustre Balsamo.

Le docteur mystérieux et sa suite, La fille du marquis, constituent donc une très belle histoire, qui se laisse rapidement dévorer. Elle saura plaire autant aux adeptes de romans d'amour qu'à ceux qui préfèrent les récits historiques; bref aux inconditionnels de Dumas qui savent goûter le mélange des deux !

---

En 1870, Alexandre Dumas voyagea dans le Midi de la France et en Espagne (il était amateur de courses de toros).

Après un accident vasculaire en septembre, qui le laissa à demi-paralysé, alors que l'Empire venait de tomber, il s'installa dans la villa de son fils à Puys, près de Dieppe. On vit alors ce vieux gros homme, ce colosse brisé qui sombrait peu à peu dans l'absence, assis, immobile sur la plage, contemplant la mer en silence tandis que deux fillettes, Colette et Jeannine, ses petites-filles, de temps en temps, lui portaient les coquillages qu'elles allaient ramasser. Il y avait un côté « crépuscule des dieux » dans ces derniers jours car sa fille Marie, qui, dans les derniers temps, fut sa garde-malade, lui ferma les yeux le 3 décembre, après quelques jours de coma, la veille du jour où les Prussiens entrèrent dans Dieppe (au moins n'eut-il pas l'amère satisfaction de constater de visu combien sa mise en garde contre l'expansionnisme prussien, livrée dans « *La terreur prussienne* », était justifiée). À sa mort, il ne possédait plus que quelques meubles, quelques tableaux, qui s'empoussièrent dans son dernier logis parisien (il a tant déménagé !), boulevard Malesherbes. Son légataire universel fut un de ses anciens créanciers, un notaire de province à qui son fils dut racheter ses droits littéraires.

Alexandre Dumas fut inhumé dans le petit cimetière qui entoure l'église de Neuville-lès-Pollet, près de Puys. Victor Hugo, qui était au chevet d'un enfant malade, ne put s'y rendre, mais il écrivit à son fils : « Aucune popularité en ce siècle n'a dépassé celle d'Alexandre Dumas, ses succès sont mieux que des succès, ce sont des triomphes, ils ont l'éclat de la fanfare. Le nom d'Alexandre Dumas est plus que français : il est européen ; il est plus qu'euro péen, il est universel. [...] Votre père et moi avons été jeunes ensemble. Je l'aimais et il m'aimait. Alexandre Dumas n'était pas moins haut par le coeur que par l'esprit ; c'était une grande âme bonne. »

La guerre finie, on parla vaguement de transférer le corps, mais où? Des villes le voulaient : Marseille, à cause de « *Monte-Cristo* », Lyon, Lille, Paris. Mais Villers-Cotterêts aussi réclama les restes de l'enfant du pays. Mais son fils s'y opposa car son père mourant n'avait pas expressément désigné un

lieu pour sa dernière demeure. Il répondit : « Non ! Monsieur le maire, je ne ramènerai pas le corps de mon père à Villers-Cotterêts. Entre tant de grandes villes qui le réclament, Paris qui l'exige, et Villers-Cotterêts qui s'est fait attendre, je n'hésite pas. Mon père ira reposer au Père-Lachaise, au milieu des grands hommes dont il fut l'émule et souvent le maître. » Le maire, froissé, se mura dans son silence. Pourtant, Alexandre Dumas fils finit par se laisser fléchir et, le 15 avril 1872, la dépouille d'Alexandre père effectua ce qu'on pensait être son dernier voyage.

En 2002, les cendres d'Alexandre Dumas, deux cents ans après sa naissance, cent trente-deux ans après sa mort, furent, au mépris de ses dernières volontés, transportées au Panthéon où il retrouva son compère Victor Hugo.

À cette annonce, ironie de l'Histoire, les habitants de Villers-Cotterêts qui s'étaient battus en 1870 pour accueillir la dépouille du grand homme reprirent alors les armes. La municipalité déposa un recours en Conseil d'État, en soulignant « la perte d'attrait touristique » qui serait la conséquence de ce départ. Mais la Direction de l'architecture et du patrimoine architectural a su convaincre ; de guerre lasse, le conseil municipal se résigna en échange de lots de consolation : une statue (réplique d'un bronze fondu en 1942) de Dumas père fut érigée sur une place de Villers-Cotterêts, et une plaque commémorative installée à l'emplacement de la tombe du romancier.

Alexandre Dumas, bon colosse aux cheveux crépus baptisé par Michelet « une force de la nature », par Henri Troyat « le cinquième mousquetaire », fut un homme qui aimait la vie et ses bons côtés ; un homme qui mordait la vie à pleines dents, dont la vie fut une vie romanesque digne de son siècle, une vie aussi remplie que quinze vies ordinaires, qui déborde de toutes parts, une vie aussi fabuleuse que celle de certains de ses personnages. Il fut un éternel chasseur de gibier, d'histoires et d'Histoire, de gloire et d'argent, de plaisirs : ceux de la bonne chère et ceux de la chair ; un homme de passions qu'il aurait puisées dans le sang africain de sa grand-mère, des passions ardentes, dont sept peuvent le résumer.

Sa première passion, c'est celle qu'il éprouva pour son père, le général Dumas, mort alors que le futur écrivain avait quatre ans : « *J'adorais mon père. [...] Aujourd'hui je l'aime encore, je l'aime d'un amour aussi tendre, aussi profond et aussi réel que s'il eût veillé sur ma jeunesse.* »

Sa deuxième passion fut celle des femmes. Il entretint d'innombrables liaisons jusqu'à un âge avancé. Le séducteur s'est justifié : « *C'est par humanité que j'ai des maîtresses. Si je n'en avais qu'une, elle serait morte avant huit jours.* » Pourtant, il raconta dans « *Mes Mémoires* », que sa première tentative de séduction, à seize ans, lors d'un bal à Villers-Cotterêts, s'était soldée par un échec. Plus tard, il se consola amplement de cette déconvenue. Claude Schopp répertoria vingt-cinq maîtresses, mais admit que toutes ne sont pas connues. Parmi les femmes qui ont le plus compté dans sa vie, on peut citer : Aglaé Tellier, qui fut son premier amour, Laure Labay, qui lui donna son fils, Alexandre, Belle Kreilssamner, mère de sa fille, Marie, les deux seuls enfants qu'il a reconnus, Ida Ferrier avec laquelle il fut marié un an, Mélanie Waldo. Dramaturge fêté, il eut des liaisons avec nombre de comédiennes, dont l'une des plus célèbres de son temps, Marie Dorval qui fut aussi la maîtresse de Vigny. Vieillissant, il eut des liaisons de plus en plus tapageuses : avec Fanny Gordosa, avec Adah Menken, avec Émilie Cordier. Mais, au XIXe siècle, avoir des maîtresses revenait cher, surtout pour un homme aussi généreux qu'Alexandre Dumas. Il leur achetait des appartements en dédommagement et souvent leur apportait un soutien financier, à elles et à leur famille. Aussi son style de vie excessif l'obligea-t-il à chercher continuellement à éponger ses dettes. La plupart du temps, il avait déjà dépensé les honoraires que lui rapportaient ses romans, avant même de les avoir livrés. Avec ses créanciers, il fut entraîné dans une course sans fin. Il lui fallut produire, publier en masse afin de pouvoir financer ses escapades. Si ses histoires sont bourrées d'aventures amoureuses, d'adultères, d'enlèvements, c'est qu'elles étaient la simple expression de son admirable santé. Mais il connut aussi la misère presque solitaire des dernières années, alors que le public s'éloignait et qu'il peinait parfois à écrire.

Sa troisième passion fut l'amitié. Sans doute, encore plus que les femmes, il a aimé l'amitié. *“Les trois mousquetaires”*, *“Vingt ans après”* et *“Le vicomte de Bragelonne”* constituent peut-être le seul roman sur l'amitié de l'histoire littéraire. Il a aimé d'amitié ses héros, au point de pleurer le jour où il a dû faire mourir Porthos. Il proclama : « *Il n'y a que les méchants qui nient l'amitié, parce qu'ils ne la comprennent pas.* » Ces amis furent Adolphe de Leuven, Charles Nodier, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Lamartine, Michelet, George Sand (« *Je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire à rendre jaloux tous mes rivaux d'amitié* »). Parmi les grands écrivains de sa génération, il semble qu'il n'ait éprouvé de réelle antipathie que pour Musset et pour Balzac, qui jalousait ses succès, qui avait dit de son rival : « C'est un homme taré, un danseur de corde et, pis que cela, un homme sans talent » ; mais il tint néanmoins un des cordons du poêle lors de son enterrement. Sa grande générosité fit qu'il fut victime des parasites de l'opulence : « *On dit que je suis un panier percé, mais ce n'est pas toujours moi qui fais les trous dans le panier* ».

Sa quatrième passion fut celle de la cuisine. Ce fabuleux gastronome qui aima assez la bonne chère pour y consacrer tout un ouvrage, proclama : « *L'homme reçut de son estomac, en naissant, l'ordre de manger au moins trois fois par jour, pour réparer les forces que lui enlèvent le travail et, plus encore, la paresse.* » Il mangea dans des proportions à peine imaginables aujourd'hui, et on raconte que, lors de son voyage dans le Caucase, il aurait bu en une soirée vingt-six bouteilles de vin. Les scènes d'auberge et de repas sont parmi les plus inoubliables de ses romans, tandis que l'enfermement d'Edmond Dantès fut pénible non seulement par privation de la liberté, mais par l'indigence du régime auquel les prisonniers étaient soumis au redoutable château d'If. Un de ses derniers grands projets fut le *“Grand dictionnaire de cuisine”*, dont il voulait faire le « *couronnement de [son] oeuvre littéraire* ». L'amphitryon savait aussi bien mettre la main à la pâte pour des collations d'amis que composer, en expert, des Balthazar fastueux où l'on vit Delacroix laisser traîner son pinceau sur les murs de sa thébaïde.

Sa cinquième passion fut l'Histoire et la politique. Lui, dont le père fut un général de la Révolution, a voulu, dans ses romans, sans être ni un érudit ni un compilateur, écrire « *le drame de la France de Charles VI à nos jours* », désignant ainsi sa suite romanesque historique, étant le seul de son époque avec Balzac à créer un projet romanesque cohérent : *“Le drame de la France”* répondait à *“La comédie humaine”*. On peut considérer que, profitant de la publication des chroniques et des mémoires entreprise à la suite du vaste mouvement qui avait créé l'Histoire moderne en France au début du XIXe siècle, il a créé un genre nouveau en exploitant l'attrait qu'avait l'Histoire de France auprès du public. S'appuyant sur une documentation parfaite mais qui était au service de l'intrigue, car n'a-t-il pas dit : « *Qu'est-ce que l'Histoire? Un clou auquel j'accroche mes romans*»? n'a-t-il pas ajouté : « *On peut violer l'Histoire à condition de lui faire de beaux enfants* !? », il fut le fondateur du roman historique et devait en rester le modèle ; il ne fallait rien moins que sa fougueuse vitalité, son imagination débordante et sa facilité d'écriture pour donner vie à ce genre hybride.

Fasciné par l'Histoire, il aurait aimé aussi y jouer un rôle actif, participa aux « Trois glorieuses » de juillet 1830, aux émeutes de juin 1832, à la révolution de 1848, se présenta aux élections, s'exila après le coup d'État du 2 décembre 1851, lutta avec Garibaldi pour l'unification italienne. Et par les journaux qu'il dirigea et souvent rédigea seul, il aurait voulu agir sur l'opinion.

Sa sixième passion fut celle des voyages : « *Voyager, c'est vivre dans toute la plénitude du mot [...] ; c'est respirer à pleine poitrine, jouir de tout, s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne.* » Il fut un des grands voyageurs de son siècle, alla d'un bout à l'autre de l'Europe, au Caucase, en Algérie. Antérieures à ses romans, ses premières impressions de voyage furent, pour le dramaturge qu'il était, le début de l'incursion dans le domaine de la narration : c'est là qu'on goûte le mieux son style et sa facilité à tirer une histoire passionnante de la moindre anecdote. Curieux de tout, gourmand de tout, il pouvait passer d'une recette de cuisine (celle d'un fameux steak d'ours) à une anecdote entendue dans une auberge, de digressions sur l'Histoire ou la peinture à des précisions sur les détails les plus matériels du voyage. Aux antipodes des poses à la Chateaubriand, des effets de style de Gautier, des sublimes et fiévreuses envolées imaginaires du Nerval de *“Voyage en Orient”*, il racontait, de façon extraordinairement vivante, ce qu'il voyait, ce qu'il entendait à la rencontre des gens. Cent ans avant Nicolas Bouvier, il avait découvert l'« usage du monde ». Ses



“*Impressions de voyage*” occupent 25 volumes des “Oeuvres complètes”, dont c’est l’une des parties les plus passionnantes.

Sa grande passion, la passion la plus exigeante de sa vie, fut la littérature, sa maîtresse la plus dévorante, l’écriture. Et il aspirait bien à l’immortalité : « *Ainsi je mourrais moins, ce me semble ; la tombe me prendrait mort, mais les livres me garderaient vivant. Dans cent ans, dans deux cents ans, dans mille ans, quand moeurs, coutumes, langages, races même, quand tout aurait changé, avec un de mes volumes qui aura survécu peut-être, j’y survivrai moi-même, pareil à un de ces naufragés qu’on retrouve sur une planche, au milieu de l’océan, où le navire qui le portait s’est englouti avec les autres passagers.* »

Se laissant emporter par la « *locomotive effrénée du travail* », il était capable d’écrire du réveil au dîner, ne quittant pas son bureau lorsqu’il avait une visite, s’interrompant à peine avant de reprendre sa plume, écrivant plus vite que son ombre. Aussi cet écrivain prolifique a-t-il laissé une œuvre pléthorique, un nombre époustouflant de volumes souvent publiés d’abord sous forme de feuilletons. Lui-même a parlé de 1 200, mais il faut tenir compte du fait qu’à son époque les volumes étaient de petit format, et que « *Mes Mémoires* », à eux seuls, en occupaient vingt-neuf dans une édition belge. Mais l’édition des « *Oeuvres complètes* » (qui d’ailleurs ne le sont pas : le nombre total est de 257 ouvrages en prose) de Calmann-Lévy regroupe 310 volumes, dont vingt-cinq de théâtre. ‘*Les trois mousquetaires*’ occupant deux volumes, il a donc écrit au moins l’équivalent de cent cinquante fois ‘*Les trois mousquetaires*’!

Sa vaste production, dominée par les romans, comprend en outre des études historiques (composées pour la préparation des premiers), des nouvelles fantastiques, des relations de voyage, ainsi que de nombreux drames, domaine où il fit preuve d’une grande fécondité. Il fut habile à camper et à mettre en scène des personnages inoubliables dans des intrigues mouvementées, à clore un chapitre en laissant le lecteur sur sa faim.

Cependant, on a mis en doute qu’il ait écrit tous ces livres, et on a beaucoup parlé de ses « nègres ». Il s’amusait lui-même de cette légende selon laquelle il n’écrivait pas ses livres : un jour qu’il attendait de la copie qui n’arrivait pas, il apprit de son fournisseur que celui-ci était lui-même en panne de la documentation qu’un tiers devait lui donner. « *Mon nègre avait un nègre* », conclut-il ; un insolent lui ayant demandé : « Alors, c’est un roman que vous allez faire vous-même ? » il répondit : « *Eh oui, monsieur ! J’avais fait faire le dernier par mon valet de chambre, mais comme il a eu un grand succès, le drôle m’a demandé des gages si exorbitants qu’à mon grand regret je n’ai pu le garder...* »

En fait, il lui arriva souvent d’écrire seul ses romans (‘*La San Felice*’) et il écrivit seul les récits de voyages et les Mémoires. Mais une bonne part de son énorme production fut en partie confiée à des sous-traitants qui lui offraient le point de départ d’une intrigue, établissaient un canevas, effectuaient pour lui des recherches, écrivaient le premier jet d’une scène, parfois apportaient un roman achevé mais impubliable.

Le plus important de ces collaborateurs fut Auguste Maquet qui, du ‘*Chevalier d’Harmental*’ (1842) à ‘*Ingénue*’ (1854), a participé à nombre des grands romans historiques. Après leur brouille, Dumas collabora souvent avec Gaspard de Cherville (notamment pour ‘*Le meneur de loups*’ et ‘*Les louves de Machecoul*’). Pour nombre de ses pièces aussi, il eut des collaborateurs (c’était courant à l’époque : toutes les pièces de Labiche ont un cosignataire), le plus célèbre étant son ami Gérard de Nerval. Reste le cas, peu fréquent, de textes qu’il n’a fait que signer, en général des traductions, souvent effectuées par ses maîtresses : Marie de Fernand, dite Victor Perceval, dont il signa les traductions d’‘*Un cadet de famille*’ de Trelawny, d’‘*Ivanhoé*’ ou de ‘*Robin des bois*’. Même dans ces cas limites, la griffe de Dumas, relisant le texte et le corrigeant, crève les yeux. Car il récrivait les canevas, laissait courir son imagination, mettait en œuvre son génie de la mise en scène, du dialogue. Souvent, il doublait, triplait le texte. Ainsi, le résultat final n’avait plus grand-chose à voir avec la copie qui lui avait été fournie et la moindre de ses lignes portait la marque de son style.

Ce style truculent et homérique, il a été longtemps de bon ton de le considérer comme relâché, ce qui est absurde car il écrivit avec le naturel des grands écrivains, qui donnent l’impression que la langue française a été inventée pour qu’ils s’y ébrouent à leur aise. Ses textes « intimes » (‘*Causeries familières*’, ‘*Histoires de mes bêtes*’, ‘*Mes mémoires*’) sont ceux dans lesquels la souplesse et la précision de sa langue apparaissent de la façon la plus évidente. Il a d’ailleurs fait de la « causerie »

un genre littéraire nouveau : cela peut être la conversation à bâtons rompus avec les lecteurs dont il commente drôlement des lettres, la lettre à un directeur de journal avec lequel il a des démêlés, le portrait d'untel ou d'untel (comme Nodier, un brillant causeur lui aussi) ; on y trouve Dumas au débotté, en liberté, parlant comme dans un salon, à ceci près que c'est écrit, et magnifiquement, avec un maniement aisé de la langue, une facilité à trouver la pointe. Trop souvent considéré comme un géant naïf, un « bon nègre », il était un homme d'esprit. Certains de ses mots ont fait le bonheur des échetiers parisiens, comme un siècle plus tard ceux de Guitry. Des "*Causeries*", il en a publié près de trois cents, dans différents journaux, durant les vingt dernières années de sa vie. Certaines ont été publiées en recueils, la plupart sont inédites. Souvent, un ensemble de "*Causeries*" porte un titre particulier, comme les "*Causeries familiales*" (1864), éditées de nos jours pour la première fois. On y hume tout le fumet de Dumas prosateur. C'est une façon marginale d'aborder son oeuvre, mais un régal pour les gourmets.

De son expérience d'homme de théâtre il conserva dans ses romans un don extraordinaire pour le dialogue. Mais il fut aussi un étonnant peintre d'atmosphère et un fin psychologue. Il fut surtout un formidable conteur, plein de verve, mais il fut avant tout un écrivain instinctif et d'humeur joyeuse. C'est quand il exagère qu'il est à son meilleur !

Il fut avec Balzac le plus grand romancier français de son siècle, qu'il a d'ailleurs fasciné : quand une iconographie dumasienne a été publiée, il y a quelques années, on y comptait 386 portraits ou caricatures. Comme l'écrivit Jacques Laurent : « On aime qu'il ait à ce point compté pour ses contemporains. Il était fier de lui, nous sommes fiers pour lui. » Nul mieux que lui n'incarna la littérature française de son époque.

Il a été l'auteur le plus traduit du XIXe siècle. "*La tour de Nesle*" fut jouée à Smyrne, à Constantinople. À partir des "*Trois mousquetaires*", tous ses livres furent immédiatement traduits dans les langues majeures. Il faisait copier ses manuscrits pour que ses romans paraissent en Angleterre et aux États-Unis en même temps qu'en France. Aujourd'hui encore, une édition de ses oeuvres complètes est préparée en Russie.

En France aussi, l'édition de ses oeuvres se poursuit, mais elle présente des problèmes parce que la plupart de ses romans parurent dans des journaux, que de nombreuses coquilles furent dues aux protes d'imprimerie, qu'il ne relisait pas les épreuves de ses éditeurs qui souvent affadissaient, assagissaient par rapport au texte original. Il faut donc essayer de retrouver les manuscrits qu'il distribuait généreusement, et, si l'on n'y parvient pas, trouver le compromis le plus juste, le plus proche de l'original, entre le texte du journal et celui de l'édition en volumes.

Il fut méprisé par les critiques et par les universitaires, qui ne le citaient qu'avec condescendance, qui trouvaient sa psychologie superficielle, qui lui reprochaient des bavardages déclamatoires qui alourdisaient l'action, qui l'accusaient même de « mal écrire ». Ils n'avaient pas tort puisque, pour eux, le modèle de la phrase française est celle de Fénelon, rhétorique et figée, tendue vers une fin, alors que, lui, caracole, à l'aise dans sa prose comme les grands auteurs du XVIIe siècle. Sainte-Beuve le vilipenda : « Alexandre Dumas, malgré tout son fracas, n'est tout au plus qu'un esprit de quatrième ordre. Car où classer un écrivain chez qui on est sûr de ne rencontrer jamais ni la pensée élevée, ni la pensée délicate, ni la pensée judicieuse ! » Brunetière le dédaigna : « De tant de romans et de drames, il ne se détache pas même une conception de la vie [...]. De combien de cuisinières "*Monte-Cristo*" a-t-il fait les délices ? ». Les histoires scolaires de la littérature l'ignorèrent.

Mais Dumas bénéficia de l'admiration fidèle de quelques écrivains qui forment, selon le titre du roman de l'Espagnol Pérez-Reverte, un « club Dumas » : Hugo, Baudelaire, Lamartine, Vigny, Michelet, Stevenson, Proust, Léon Daudet, Paul Morand, Jacques Laurent, Antoine Blondin, Michel Déon, Roger Nimier. Un club prestigieux, comme on le voit...

Et il ne fut jamais oublié par le public auprès duquel il se vend toujours bien. Des "*Trois mousquetaires*" se sont vendus 193 000 exemplaires en Folio depuis 1973, 50 000 en Bouquins ; du "*Vicomte de Bragelonne*", 60 000 exemplaires en Folio depuis 1997, 30 000 en Bouquins ; du "*Comte de Monte-Cristo*", 35 000 exemplaires en Bouquins. "*La San Felice*" en Quarto est un best-seller inattendu : 24 389 exemplaires.

Pourquoi le lit-on encore ? Pourquoi a-t-il résisté au mépris dans lequel les critiques et les universitaires l'ont longtemps tenu, pour retrouver aujourd'hui, enfin, la place qu'il occupa de son

vivant, et que ses pairs ne lui disputaient pas : une des toutes premières? Il est vrai que le dramaturge n'est plus repris que pour être sottement parodié par des metteurs en scène qui n'ont pas le dixième de l'humour de celui dont ils se moquent.

Mais il appartient au patrimoine le plus intime de ses lecteurs. Pour ceux qui l'aiment vraiment, il incarne toujours les rêves d'aventure de leur enfance. Ils l'ont découvert à l'âge de dix ans, et l'ont dévoré et redévoré, dans les volumes verts Calmann-Lévy à 1 franc le volume (« 1,25 franc par la poste »), dans les précieux petits Nelson aux jaquettes illustrées, ou, dans les années 60, dans les grands Marabout, vite jaunis et au dos cassant, mais dont les couvertures kitsch ravissent toujours, quarante ans après. Ils voient comme des frères ses héros, qui sont dotés de caractères dessinés, nuancés, qui évoluent selon les situations, qui, souvent, atteignent une dimension mythologique, et même ses personnages secondaires, qui sont croqués d'un trait vif. Les uns et les autres continuent de passionner les esprits, d'enflammer les imaginations, d'inspirer les cinéastes qui, cependant, jusqu'à présent, n'ont retenu que ses intrigues et les ont filmées platement alors que ce vieux renard fut un scénariste fécond et alerte qui connaissait toutes les ficelles de la narration, humour, sens épique, fut « le plus puissant machiniste et le plus vivant dramaturge qui ait été depuis Shakespeare » (Jules Michelet, *‘La femme’* [1860]).

Aujourd'hui, Alexandre Dumas a retrouvé la place qu'il occupa de son vivant, et que ses pairs ne lui disputaient pas : une des toutes premières.

Il a un lecteur fervent et un disciple éminent en l'écrivain espagnol Arturo Pérez-Reverte qui l'a découvert dans son enfance, aime toujours le lire, reconnaît la grande influence qu'il eut sur ses propres romans et livre ce vibrant éloge : «Il a nettement marqué le territoire initial à partir duquel mes lectures se sont ordonnées. Quand je suis devenu moi-même écrivain, j'ai compris que la plupart des nobles stratagèmes de cet emploi avaient été soufflés à l'oreille du très jeune et assidu lecteur que j'avais été par ce même Alexandre Dumas. Des croquis de personnages secondaires à la manière de clore un chapitre en laissant le lecteur sur sa faim, tout venait de lui, comme aussi le plaisir de se lancer dans une aventure avec ce même lecteur. Dumas m'aura ainsi appris qu'il n'est pire péché en littérature que d'être ennuyeux. C'est bien pourquoi je lui ai dédié mon *‘Club Dumas’*. Il est d'ailleurs temps de reconnaître que lui aussi appartient à la grande littérature, à celle qui suscite des lecteurs passionnés, lesquels passeront ensuite à autre chose, et que, pour un vrai lecteur - de ceux qui lisent depuis l'enfance -, Dumas peut être aussi important que Dostoïevski. Chaque chose en son temps... Mais on peut lire encore Dumas quand on a perdu son innocence. C'est mon cas et j'en tire toujours de grandes satisfactions. Je m'amuse beaucoup à traquer les ficelles de ce vieux renard ! Mes romans sont remplis d'hommages à Alexandre Dumas. C'est une dette que j'ai contractée envers lui et c'est d'ailleurs lui qui m'a appris à respecter les dettes d'honneur et d'amitié. À mes yeux, Dumas symbolise bien des choses. Il est tout d'abord comme le porte-drapeau de la vieille et savante Europe pleine d'Histoire et de mémoire, face à la vacuité orpheline du best-seller nord-américain. Je crois, en effet, qu'il y a encore place pour un roman européen de qualité, agréable à lire, qui plonge ses racines dans notre Histoire et notre propre imaginaire. Je crois aussi que ce type de roman offre de grandes possibilités narratives face au roman anglo-saxon pur et dur. Le best-seller cultivé, de qualité, combinant profondeur et plaisir de lecture, trouve sa référence dans l'oeuvre de Dumas. Il n'y a qu'un imbécile pour trouver "superficiel" *‘Le comte de Monte-Cristo’* ou pour prétendre qu'Athos ou Mordaunt, le fils de Milady, sont des personnages plats. Le vieux Dumas, dans sa tombe, doit bien rire de tous ceux qui, de son vivant, niaient la qualité de son talent et lui refusaient toute gloire posthume !»

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

**Contactez-moi**